Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 94 — 20 OCTOBRE 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

L'INTELLECTUALITÉ ESPAGNOLE S'ENGAGE

DANS la presse internationale, on a fait mention de la lettre adressée par une centaine d'intellectuels espagnols au ministre de l'information du gouvernement franquiste, Fraga Iribarne, qui fait état des sévices infligés à de nombreux mineurs asturiens. Des femmes ont été tondues et trois détenus au moins ont été châtrés. L'un d'entre eux est mort.

Durant une journée, ce document, signé par des hommes qui méritent d'être entendus et d'être crus, à cause de leur personnalité nationale et internationale, à cause de leur courage, dénonçant des mœurs et des procédés que le monde civilisé a banni, a provoqué quelques remous dans l'opinion française.

Une journée seulement... L'ouragan « Flora », les déboires de M Ben Bella avec ses dissidents, les visites de M. Couve de Murville, quelques matches de football, certaines courses de chevaux particulièrement importantes, ont effacé rapidement de « l'actualité » le document des intellectuels espagnols.

Mais les faits sont là. Des centaines d'hommes ont été arrêtés, battus, torturés. On est allé même jusqu'à la castration. Des femmes qui ont osé protester devant de tels traitements ont, à leur tour, été battues elles aussi, tondues.

Une centaine d'hommes de lettres, de professeurs, d'hommes de science, d'artistes, a dénoncé ces abus dans une lettre au ministre de l'information. Celui-ci a nié d'abord. Et il finira par sévir, non contre les tortionnaires — oh non ! — mais contre les signataires du document, bien sûr.

Trois constatations peuvent être faites. L'une en ce qui concerne le fait lui même. Qu'il soit permis, en plein vingtième siècle, pour réprimer une grève, à des policiers, à des gardes civils, obéissant à des chefs commandés, eux aussi, d'exécuter les instructions d'un gouvernement et d'appliquer la torture jusqu'à certaines extrémités révoltantes. On doit relever ensuite la prise de position courageuse et déterminée de l'intellectualité espagnole, qui ose à nouveau affronter la colère du Caudillo et dénoncer ces faits graves, au risque de représailles et de sonctions qui ne tarderont pas à se produire. Il faut enfin constater et cela est peut-être plus significatif et plus inquiétant que tout le reste, l'attitude du monde. Un monde qui apprend tout cela, laisse flotter son regard dessus et puis tourne la page et n'y pense plus.

Comme si y penser entraînait un malaise qu'il vaut mieux ignorer, car y penser, et ne rien faire, cela implique peut-être une certaine complicité trouble. Tout cela, après l'exécution de Delgado et Granados, après les arrestations d'antifascistes espagnols en France, ayant le fanquisme déposé une plainte; après, surtout, la reconduction du traité hispano-américain — avec certains avantages supplémentaires — pour cinq années.

De ces trois constatations, la seule qui soit encourageante, la seule qui nous restitue un vrai visage humain, c'est l'attitude des intellectuels espagnols. Ceux-là, au moins, après un long silence qui a couvert, par la peur, toutes les ignominies, osent enfin faire face; osent enfin prendre des responsabilités. C'est un deuxième engagement de la part d'hommes qui sont en Espagne, dont le foyer est là-bas, leur vie là-bas, et qui sont exposés à toutes les violences du système régnant.

Fraga Iribarne, dans sa réponse à un des signataires, Bergamin, tout en niant les faits, se veut obligé d'accepter le dialogue. Cela aussi c'est un symptôme. Le régime sait la portée d'une telle attitude. Il sait, mieux que personne, ce que signifie la prise de position d'une centaine d'hommes connus et qui représentent, aux yeux du monde, comme à ceux de la jeunesse, des étudiants, de l'opinion publique, « l'intelligentsia » de la nation. Qui ne sont pas des exilés par leurs opinions politiques, mais qui ne veulent plus couvrir, servant de cautionnement leurs noms, les crimes du franquisme.

Et tout, la répression, l'engagement des intellectuels, comme la réplique du ministre, sont autant de fissures dans la cuirasse du régime.

Le reste du monde, préoccupé par l'ouragan « Flora », M. Ben Bella, le football et les courses de chevaux; avec la sensibilité amortie et le sens des responsabilités amoindri ou perdu; peut-être aussi paralysé par un complexe de culpabilité vis-à-vis de l'Espagne sacrifiée au Moloch des intérêts militaires, politiques et économiques, ferme les yeux et joue les ignorants.

Il ne faut pas que nous sombrions dans cette déchéance; il ne faut pas abandonner le combat contre les tortionnaires. Il faut l'affronter, aider les victimes, épauler l'action de ceux qui dénoncent les bassesses et s'engagent courageusement face au tyran, face à la tyrannie.

A BRUXELLES : Manifestation antifranquiste et antifasciste

Un autre aspect de la manifestation.

Organisée par les Jeunes Gardes Socialistes, avec la collaboration des Jeunesses Socialistes espagnoles et de la Fédération ibérique des Jeunesses Libertaires, a eu lieu une manifestation de solidarité avec les mineurs en grève en Espagne et de protestation contre les représailles et arrestations dont ont été l'objet nombre de militants de la F.I.J.L. et de la C.N.T. de la part des autorités françaises, à la demande du gouvernement de Franco.

Environ mille cinq cents personnes participèrent à cette manifestation, où collaboraient également l'U.G.T., S.I.A. et la C.N.T.

Bien que la pluie tombait déjà finement, et ce bien avant le départ du cortège, on peut d'ores et déjà dire que cette manifestation remporta le succès escompté, tant la détermination des manifestants était convaincante et l'état d'esprit qui se dégageait prouvait suffisamment l'indignation de l'antifranquisme espagnol et autres, face à la répression que subissent les grévistes des Asturies et les antifranquistes exilés en France.

Manifestation colorée, puisque en plus des pancartes et des drapeaux, il y avait également des antorches qui suscitèrent une certaine curiosité de la part du public, qui, malgré l'humidité qu'il y avait en l'air, se trouvait sur les trottoirs jonchant l'itinéraire.

Bientôt dès le départ, les slogans fusèrent de toutes parts et certains avaient la primeur pour la circonstance, tels : « Baudouin aux Asturies! », « Pour Fabiola le garrot! » (allusion faite au couple royal pour leurs vacances prolongées au pays de Franco), « De Gaulle, bas les pattes ! », en plus, évidemment, des « Franco au poteau ! », etc.

Des dizaines et des dizaines de pancartes et calicots finissaient d'exprimer la pensée des manifestants. Là aussi, comme pour les slogans, il y avait du nouveau. La répression grandissant de nos jours, une réplique s'imposait et elle se manifesta au moyen de pancartes où l'on pouvait lire : « La répression franquiste ne pourra garroter la révolte de la jeunesse espagnole ! », « Les grévistes sont traqués en Espagne, les antifranquistes le sont en France... », et encore : « Tant qu'en Espagne subsistera le foyer fasciste, la tranquillité de l'Europe ne sera pas assurée », « Les mineurs espagnols en exil clament leur sympathie à leurs camarades asturiens en grève », et « Vengeance, Grimau, Delgado, Granados... »

Beaucoup d'enthousiasme et beaucoup de dignité aussi, car tout le monde et chacun des manifestants savait pourquoi il était là; ils savaient qu'ils manifestaient leur solidarité envers les mineurs qui luttent sans désemparer contre l'ignoble régime dictatorial du général Franco. Ils étaient là aussi pour prendre position contre le facisme espagnol, dont les ordres et les consignes dépassent les Pyrénées et trouvent des gouvernements complices pour épauler et achever son odieuse besogne.

Une telle manifestation ne pouvait se terminer sans faire honneur au martyr des inquisiteurs de 1909. La pensée de Francisco Ferrer était avec nous : il fut assassiné pour avoir lutté toute sa vie durant pour la vérité et pour la

(Suite en page 7.)

Les manifestants défilent dans les rues de Bruxelles.

Le public regarde défiler la manifestation.

ORDRE ET DESORDRE

Sous ce titre, ce n'est qu'un court compte rendu, en tant que témoin occulaire, sinon participant actif — et pour cause — d'une sympathique manifestation organisée et accomplie par des non-violents en faveur d'autres non-violents que sont les objecteurs de conscience.

Que désiraient les camarades de l'Action civique non-violente toulousaine ? Tout simplement et pacifiquement à l'occasion du débat et vote de la loi pour un statut aux objecteurs de conscience, faire connaître au public ce qu'il en était. De cela il n'y avait pas de quoi susciter le moindre désordre sur la voie publique. Mais on ne comptait pas sur la besogne des agents dont le rôle est de maintenir l'ordre; ce qui fut tout à fait le contraire.

Ce n'était qu'un petit groupe de camarades non-violents qui voulaient distribuer des tracts et, par quelques pancartes ou banderolles, exposer la question au public. Devant la cinquantaine de manifestants, on ne peut plus pacifiques, les agents de police étaient bien plus de deux cents, sans exagérer, avec près d'une dizaine de cars. Dès le début, des paquets de tracts et quelques pancartes furent saisis par les policiers; cela étant, changement de direction par les manifestants, mais non vers l'endroit indiqué auparavant, ce qui dérouta un bon moment la police, et permit de distribuer des centaines de tracts et de déployer pendant un bon quart d'heure, place Wilson, plusieurs banderolles; cela sans aucun désordre ni attroupement de foule. Alors que les banderolles étaient repliées, un autre centre de la ville étant prévu, les policiers arrivèrent en grand nombre et empêchèrent les manifestants de se diriger où

(Suite en page 2).

COMMENTAIRES

Marginales

Kafka en el mundo de hoy

Hace unos quince o veinte años, en las revistas literarias de vanguardia, fué tomando auge, suscitando comentarios, incitando a la discusión, el nombre y los escritos de un autor raro, extraño, del que apenas se tenía noticia hasta que falleció. Murió en Viena en el año 1925, a los cuarenta años de edad. Haba nacido en Praga; era de origen judío; el mayor de seis hermanos, hijos de comerciantes de holgada posición. Se llamaba Franz Kafka. Su vida fué un constante padecer: débil, endeble, minado por la tuberculosis. Notaba que la muerte se le acercaba paso a paso. En las fotografías se nos muestra de un físico juvenil; unas con la expresión triste de enfermo incurable; en otras tiene una mirada de alucinado, como fascinado por la visión interna de un tenebroso más allá.

En la Universidad de Praga pasó Kafka su doctorado en Derecho. El estar familiarizado con la magistratura le permitió conocer a fondo la maraka legislativa, y todo ese mundillo de gentes, desde el polizonte al encopetado juez, que viven, apegados como lapas, al vivir de los demás; duchos en el arte de complicar las cosas y enredar al prójimo en la urdimbre de las leyes. De ello, evidentemente, debió tomar inspiración para concebir su obra maestra« El Proceso».

Retraído, como todos los hombres inteligentes agobiados por el sufrimiento, e incomprendidos por añadidura, Kafka tenía pocos amigos. Con el que tuvo mayor afinidad fué con el escritor paisano suyo, Max Brod, al que nombró su ejecutor testamentario. A Brod se debe que, poseído de un notable sentido clarividente, cometiera la «infidelidad», al morir Kafka, de no querer cumplir una de las cláusulas del testamento, que pedía fueran quemados los manuscritos que guardaba entre sus cosas. Habiéndolos leído, consideró que no debía destruirse lo que evidenciaba talento y originalidad. Creyó que anular aquellos escritos, como quería su autor, sería una falta imperdonable. Y así, gracias al discernimiento de un amigo leal, se han podido conocer las obras que dejó escritas Franz Kafka al fallecer.

Han aparecido, que sepamos, del citado autor, traducidas al francés, una serie de obras, la mayoría de ellas, relatos breves, como son: «La Colonia Penitenciaria y otros relatos», «La Muralla China y otros relatos», descollando, ya en tanto que novelas de alguna extensión, «El Proceso», «La Metamórfosis», «El Castillo». Luego están sus «Cartas a Milena» y su voluminoso «Diario Intimo», del que, hace ya tiempo, dió la Editorial Bernard Grasset una selección de textos. También se encontró, entre sus papeles, una extensa «Carta al Padre», cuya traducción francesa fué insertada hace unos tres o cuatro años, en la selecta publicación literaria: «La Nouvelle Revue Française».

La aconsejable concisión de un artículo periodístico no permite dar curso a las extensas referencias y consideraciones que suscitan los trabajos del tan discutido escritor checo Franz Kafka. Bastará, al efecto, una breve referencia de alguna de sus obras, acentuando un tanto el comentario al hablar de «El Proceso».

En « La Metamórfosis », Kafka llega a unir de un modo magistral, lo real con lo fantástico. Supera, en minuciosidad de detalles, en la escalofriante sensación de lo monstruosamente abyecto, al propio Edgar Poe. Pero su arte estriba en aliar el sentimiento de repulsión con la piedad; adentra en el ánimo del lector el que produzca lástima el ajeno padecer. Presenta la obra un matrimonio, ya anciano, con un hijo y una hija mayores. En el hogar existe calor de mútuo afecto. El hijo tiene un empleo bien remunerado que le permite ser el sostén de toda la familia. Mas, un día, la metamórfosis se deja sentir en lo físico de ese joven amable, sencillo, servicial. En un lapso breve de tiempo, el cuerpo de un ser humano se transforma en el de un monstruoso insecto repulsivo. Pero, con todas las características físicas repelentes, en el fondo de aquel ser queda una delicada sensibilidad humana. A la postre, tras un intenso sufrimiento moral, más que físico, tras de las consiguientes peripecias con el ambiente reducido de los familiares, fallece el infeliz monstruo. El autor ha conseguido hacernos penetrar en lo más recóndito del dolor moral. Nos percatamos también de lo que es ese sentimiento de piedad, como el del «Poverello de Asís», que se extendía a todos los seres, los «buenos» y los «malos» («hermano lobo») la orgullosa repulsión, la indiferencia, el odio. Como casi todo lo de Kafka, tiene la obra un carácter simbólico. Diríase que se trata de un microcosmos en que queda reflejada la sociedad entera.

En la «Carta al Padre», que dicese no llegó a enviarla a su progenitor, se aportan, con sutileza de argumentos, con una lógica verdaderamente aplastante, cuantas razones caben exponerse al respecto de la responsabilidad de los padres. No ha faltado quien ha manifestado, apurando la hipérbole, que de haber conocido esta carta, se hubiera guardado bien de engendrar ningún hijo. En su «Diario íntimo» hallamos profusión de observaciones que evidencian su talento y su sensibilidad de una rara sutileza, que le hace hermanar con aquel otro incomprendido de talento excepcional: Soren Kierkegaard, con el que se encontraba identificado, según manifestaba, en diversos aspectos. Pero su obra maestra, traducida a todas las lenguas cultas, es «El Proceso». De esta obra se ha hecho una película, interpretada por excelentes artistas de la pantalla. Hemos leído recientemente que se ha hecho de ella una ópera. Escrito el libreto, la música ha corrido a cargo del compositor alemán Godofredo von Einen. habiéndose representado en la Alemania Occidental, en Austria y en los Estados Unidos. Cabe ahora una escueta referencia de lo que es «El Proceso».

Tenemos que un simple empleado de Banco, cuya vida, como uno de tantos, no excede de lo normal, recibe en su casa, y en hora intempestiva, la visita de dos agentes de policía. Al parecer, hay contra él inconcretas sospechas. El pobre hombre, que no sabe de qué va, inquiere datos, busca justificar su personalidad, lamenta el caso. ¡Es inútil, los polizontes son funcionarios y no cobran para discutir casos de conciencia, y menos para dejarse enternecer! Ha caído en manos de la Ley, así con mayúscula, y ella es hermética como una esfinge faraónica. ¡Lo han metido en un enredijo de procedimientos judiciales, del que no hay manera de poderse librar! ¡Todo vago, frío, inmisericorde, mecánico! Los días pasan, las semanas, los meses. Con su acostumbrada indiferencia, su habitual insensibilidad, unos funcionarios van llenando hojas y hojas de papel procesal. La idea del proceso, que tendrá lugar, no sabe cómo y cuándo, ni por qué, constituye para él una obsesión. A la postre cree que en realidad debe de ser culpable de algo. Ha consultado a algunos de esos señores juriconsultos que «tienen buena mano», excelentes relaciones, para que vean el «caso», simplifiquen procedimientos, desenreden la madeja de la causa. ¡Es inútil! ¡Sí, sí, ya, ya, ponen en juego sus influencias, pero es cuestión de paciencia y de días! ¡Y de ir aportando dinero para los gastos «imprescindibles»! Todo va discurriendo en un clima moral ambiguo, como en una densa at-

(Suite en page 7.)

Dia tras dia

SADISMO Y NECROLATRIA

MAÑANA, cuando se historie al franquismo y se analicen sus características esenciales, dos rasgos patológicos saltarán a la vista: el sadismo y la necrolatría que lo caracterizan.

Se ha evidenciado la parte importantísima que han tenido las perversiones sexuales en el nazismo. Curcio Malaparte describe, con su pluma acerada, una escena inolvidable en « La Peau »: la de la reunión de oficiales nazis, algunos vestidos de mujer, pintados, maquillados, haciéndose el amor unos a otros. Y, en el momento en que suenan las sirenas de alarma anunciando un bombardeo, metamorfoseándose en guerreros, cuadrados en un saludo rígido ante el superior jerárquico que hay entre ellos, recobrando su personalidad de militares. Molicie y crueldad se alían frecuentemente... Por eso no es raro que los dictadores sean homosexuales. Se ha discutido mucho en torno a la virilidad de Hitler y los gustos del déspota de España, en su juventud, también son objeto de ciertos análisis.

El franquismo es una manifestación mórbida de necrolatría desenfrenada y de sadismo refinado. Sólo basta evocar lo que fué el apocalíptico traslado de los restos de José Antonio a través de España: En cada localidad donde paraba el cortejo, digno de los tiempos y los desvaríos de Juana la Loca, se FUSILABA TANTOS ROJOS COMO FECHAS TENIA EL MES. Es decir, el día 2, se fusiló a dos; el día 3, a tres; el día 15, a 15. Así, hasta llegar al Escorial y más tarde al Valle de los Caídos, en el que el «gran ausente» tomó sepultura. Ledesma, Redondo y demás Fundadores, si bien no merecieron los honores de las salvas de fusilamiento de las víctimas que fueron inmoladas al Gran Jefe, no por eso se han visto privados de los mismos homenajes y paseos póstumos. La cuestión era desenterrar y remover cadáveres, crear en las masas una especie de terror sagrado ante los muertos, asociando a su recuerdo espeluznantes detalles. Sadismo, siempre sadismo.

Y el sadismo continua. El mismo hecho del agarrotamiento de Delgado y Granados es una prueba de esas características patológicas del régimen franquista y de sus hombres. Por si ese horrible ejemplo no fuese suficiente, viene a confirmarlo el detalle de las torturas que en Asturias se han aplicado a los mineros, considerados como cabezas directoras de la agitación en determinados pozos.

La policía, las «fuerzas del orden (?)» maltratan, apalean, brutalizan en todas partes. Pero hasta en estos signos de vesania hay matices. En España se ha llegado a lo que sólo llegaron los nazis, atacados del mismo desequilibrio. Y aún los nazis esterilizaban científicamente, sin efusión brutal de sangre. En España, los verdugos encargados de reprimir la huelga, han castrado abrasando los órganos genitales, con placer demencial, con fruición de sádicos.

He aquí el franquismo reflejado en sus verdaderos rasgos. Es barbarie de brutos deshumanizados; no tiene ni aún la sombría grandeza de los antiguos déspotas, capaces todavía de rendir al enemigo ciertos honores en la muerte.

En el acto de castrar a esos hombres, deliberadamente, con método, hay además todo un símbolo: con ellos y en ellos, se quiere castrar toda la rebeldía de Asturias; se quisiera castrar toda la rebeldía del pueblo. Se quisiera reducirlo a la condición de eunuco, porque solo los eunucos, como los bueyes, trabajan y obedecen sin protesta. En el fondo del alma obscura de estos sicarios, hay todo lo que anida en el alma de los jerarcas, de los jefes militares, de los caciques, de los grandes de España, para los que la Edad Media continúa siendo la Edad de Oro.

De esa nostalgia de un pasado cruel, arrancan también los gritos histéricos de los pollos «bien» falangistas, la mayor parte alumños de seminarios, educados en el ambiente mórbido de pecado y de fruto prohibido que forma el clima moral de las instituciones religiosas. Mezcla inquietante de necrolatría y de necrofilia; retraso sicológico e incapacidad emocional, que hacen de esas mesnadas hombres física y moralmente disminuidos. Por esto a veces pensamos que, para la mayor parte, el lugar apropiado cuando las cosas se pongan en orden en España, han de ser los asilos psiquiátricos. No podemos concederles personalidad de hombres normales.

Pero, como entre los eunucos en Oriente, entre ellos se reclutan y se han reclutado siempre los verdugos. Portes, el inquisidor de Montjuich, era también hombre de sexo indefinido. Los inquisidores de hoy, surgidos del mismo medio, satisfacen su odio al hombre entero, castrándolo. Y quisieran castrar a toda España, ellos y los que les inspiran, porque así reinarían sobre ella.

No son, estas disquisiciones, un ensayo por explicar clínicamente el horror que al mundo ha sido denunciado. Pero estimamos que el mundo debe saber también que un pueblo, que millones de hombres, están en las manos de una legión de anormales, erigidos, por el terror, la violencia, la fuerza bruta, dueños de vidas y haciendas...

¿Podrá algún día el pueblo español encerrar y suprimir a los locos peligrosos que amenazan constantemente su libertad y su vida?

Federica MONTSENY

ORDRE ET DESORDRE

(Suite de la page 1.)

ils l'entendaient. Ce qui détermina ces derniers à s'asseoir sur le trottoir; malgré cette attitude pacifique, des agents empoignèrent sept non-violents, les hissèrent dans un fourgon des policiers et les transportèrent hors la ville. Cela aurait pu continuer, vu le nombre de cars, si une autorité supérieure n'y avait mis le holà.

Pendant le temps que les manifestants restèrent assis sur le trottoir, la foule du public s'agglomérera, les nombreuses voitures circulant sur la chaussée ayant été détournées de leurs itinéraires et les nombreux cars de police, tout cela créa une pagaïe gigantesque. Comme quoi, ce fut l'action des policiers qui suscita le désordre au contraire de celle des manifestants non-violents.

Une délégation devait se présenter à la préfecture et remettre à M. le préfet un texte en faveur des objecteurs de conscience; cela ne put se faire, car les sept camarades déportés hors la ville, étaient les délégués.

Edouard BRUNET.

Voici la reproduction du tract policopié distribué à l'occasion de cette manifestation :

POUR UN STATUT CIVIL DES OBJECTEURS DE CONSCIENCE

QUI SONT LES OBJECTEURS DE CONSCIENCE ?

Des hommes, qui, désireux de SERVIR leur pays par des moyens pacifiques, refusent, même en temps de paix, de porter l'habit militaire. Ce refus de la préparation de la guerre, leur a valu jusqu'à maintenant des mois et des années de prison.

QUE DEMANDENT LES OBJECTEURS DE CONSCIENCE ET CEUX QUI LES SOUTIENNENT ?

— UN SERVICE NATIONAL CIVIL, contrôlé par des civils, qui donnerait aux jeunes Français, choisissant de servir la PAIX, des risques, des devoirs et des droits égaux à ceux de leurs camarades soldats;

— La création d'un CORPS CIVIL DE LA PAIX :
En temps de paix comme en temps de guerre, les victimes de catastrophes, de la misère, de la faim, de l'injustice, du racisme, de la haine, ne manquent pas. Pour tous, les « Volontaires Civils de la Paix » devraient être les représentants actifs et désintéressés de l'amitié, de la générosité et de la volonté de paix du peuple français.

Si vous êtes convaincus de la nécessité de sauvegarder et de consolider la PAIX, associez-vous aux hommes et aux femmes, qui agissent pour que soit enfin voté le statut civil réclamé par les objecteurs de conscience.

En union avec ceux qui, dans tous les coins de France, luttent pour le même objectif, joignez-vous à l'ACTION SILENCIEUSE ET NON VIOLENTE, que nous engageons aujourd'hui,

SAMEDI 5 octobre, à Toulouse,
à 17 heures : Square Charles-de Gaulle;
à 18 heures : devant la préfecture, pour accompagner la délégation qui demande audience à M. l'Inspecteur général.

Pour l'Action Civique Non Violente :
Odette FOREST, 10, rue Clément-Marot;
J.-M. RICHEZ, 21, rue A.-Dide.

L'innocence

(Suite de la page 8)

mais elle a recours à une sage-femme et à un médecin spécialisé pour la faire avorter clandestinement.

Néammoins, elle retourne chez le professeur, et, avant même d'avoir achevé ses études, elle collabore à ses travaux avec une constance remarquable. Les rapports entre les deux êtres sont à présent exclusivement professionnels et scientifiques. Mais, par la mère du professeur, la jeune fille apprend qu'elle va épouser le maître.

Effectivement, elle devient la femme du professeur, non sans émoi, car elle s'est prise à l'aimer violemment. Elle avait rêvé d'une nuit de noces : son mari ne revient pas la rejoindre. Elle avait espéré un voyage de noces : le professeur part seul pour plusieurs mois.

Aucune intimité ne naît entre les partenaires de cette union blanche, sinon après des années, lorsque la mère du professeur sera morte. Mais épouse délaissée, la jeune femme n'en est pas moins une collaboratrice fidèle, animée d'une véritable passion, d'ailleurs, mais aussi d'une patience extrême que l'on voit finalement recompensée.

C'est un curieux roman que cette assez brève œuvre italienne, écrite dans une langue très sûre, très sobre aussi, avec un détachement quelque peu cynique qui s'allie toutefois à une sensualité toujours en éveil.

Présenté comme une biographie, l'ouvrage raconte une histoire, mais ne montre presque rien, ne comporte guère de descriptions, guère de dialogues et, en définitive, c'est à peine si l'on peut parler de roman à ce propos.

Cependant il n'est pas contestable que l'auteur possède un talent véritable, plus solide, plus consistant que celui de Françoise Sagan que l'on ne peut manquer d'évoquer à son propos. Et ce volume qui se lit très rapidement d'une seule traite, retient l'attention du lecteur, presque malgré lui.

J.B.

REPORTAGES

Desde mi ventana de Chile

TITO EN CHILE

1) DESPUES DE ENTREVISTARSE CON NIKITA HA LLEGADO AL CONTINENTE AMERICANO.
2) PEKIN Y MOSCU HAN HECHO ESTALLAR SU GUERRA EN SANTIAGO DE CHILE.
3) TITO, EN UNA CONFERENCIA DE PRENSA, MANIFESTO QUE ES PARTIDARIO DE «UNA COEXISTENCIA ENTRE VIVOS Y NO ENTRE MUERTOS».
4) AFIRMO QUE NO PROPICIA LA COEXISTENCIA ENTRE LA BURGUESIA Y LOS TRABAJADORES.

Aparentemente, el plan del cerrajero y guerrillero que llegó a Mariscal, está alcanzando sus objetivos, entre los cuales, merece destacarse la declaración suscrita por Yugoeslavia y Chile. La que, además de perseguir fines pacifistas, aboga para «asegurar una cooperación financiera y técnica».

Aunque Yugoeslavia es un pequeño país que tiene 256.880 kilómetros cuadrados y 19 millones de habitantes, junto con la India y Egipto encabezan una fuerza enorme conocida como el «tercer mundo». Y es esa fuerza neutral la que empuja y respalda a Tito, en su afán de ampliarla con países de Iberoamérica «comprometidos», pero que siguen una política internacional independiente.

El guerrillero después de entrevistarse con los mandatarios de Brasil, Chile, Bolivia y México, irá a exponerle a Kennedy cómo considera que puede mantenerse el diálogo entre Oriente y Occidente; todo lo expresado está avalado por Kruschev, puesto que con éste se entrevistó antes de emprender este viaje.

A » grosso modo », esa es la misión del mariscal que luchó contra el nazifascismo, fué expulsado del comunismo internacional, repudiado por Stalin y, actualmente, es abrazado por K. y K., ambos representantes de las dos fuerzas que se disputan el dominio del mundo.

Mucho nos interesa la paz mundial, pero siguen de pie las dos eternas utopías que han coqueteado la fantasía universal: «Pax Mundi e Imperium Mundi».

Todos hablan de paz, mientras se aprestan para la guerra. Son como Jano, saben presentarse con dos caras. Una dice que desea la paz y la otra quiere lograr el dominio del mundo. Son dos anhelos que se contradicen. Tito, como portavoz del «tercer mundo», opina que la coexistencia pacífica y activa debe imponerse; aunque, a mi modo de entender, la coexistencia pacífica que divulga Nikita es más bien estratégica que pacífica y el mundo occidental no debe olvidar que, ideológicamente, Tito está más cerca de Moscú que de Wáshington.

En Santiago, Tito, dialogó con los periodistas durante cuarenta minutos.

Esta conferencia de prensa es la primera en estos últimos tiempos. Referente a la coexistencia, manifestó que debe buscarse la integración mundial que ayude a liquidar la guerra fría y garantice a la humanidad que podrá vivir en paz. Considera que la coexistencia es la única alternativa entre el capitalismo y el socialismo: «Una coexistencia entre vivos y no muertos».

Como el Presidente de Chile sigue viviendo en el mismo departamento que ocupaba cuando era un simple ciudadano y todos los días pasa caminando por el centro de la capital, como si fuera un ciudadano común, a Tito le preguntaron:

—¿Usted recorre las calles de Belgrado como lo hace permanentemente el Presidente Alessandri, sin escoltas, ni guardias y confundido con el público?

—Me gusta escaparme de mis guardias cada vez que puedo.

Y terminó diciendo: «Si el pueblo quiere a un gobernante, él mismo se encarga de protegerlo».

Cuando le preguntaron si existían dificultades entre su país y el Mercado Común Europeo, dijo que es contrario a las discriminaciones que imponen dicho Mercado, pero trata de hallar posibilidades a través de intercambios bilaterales con los países que lo forman y acabó manifestando que el comercio yugoeslavo se desarrolla en un 50 % con Europa occidental.

—¿Cuáles son las diferencias existentes entre la U.R.S.S. y su país?

—Vamos liquidando, paulatinamente, las diferencias. En todo caso, es preferible hablar de los factores que nos unen, más que los otros. Se trata de dos países socialistas con un lenguaje común.

Concerniente a la libertad religiosa, dijo que, después de la guerra, la Iglesia fué separada del Estado y que cada religión tiene derecho a profesar libremente su culto. ¡Las creencias religiosas no pueden ser prohibidas! Aunque las dificultades surgieron cuando la Iglesia intervino en política.

—¿Cuál es su posición respecto a los planteamientos ideológicos de China?

—No estamos de acuerdo con ese gobierno en cuestiones de guerra, la paz y la coexistencia.

Dicha contestación debió agradar mucho al Kremlin, porque esta mañana, dos horas antes que Tito partiera hacia Cochabamba (Bolivia) para reunirse con el Mandatario del mencionaro país, se entrevistó con el Secretario general del partido comunista, quien iba acompañado del candidato presidencial que este Partido apoya; pero mañana, domingo, 29 de septiembre, se realizarán tres actos que merecen ser analizados.

Por un lado, los marxistas que no están de acuerdo con la línea del Kremlin han organizado dos homenajes, en dos cines distintos, a la Revolución china en su XIV aniversario, a los cuales, se han sumado sindicalistas y partidos de tendencias llamadas de extrema izquierda. En cada uno de esos cines, los oradores manifestarán su amor a China por caminos diferentes. Por otro lado, el P. C. está organizando una concentración, en la que hablarán: el vate Pablo Neruda y el Secretario general del P. C. y participarán varios artistas; el referido acto se realizará al aire libre y algunos lo llaman «programa contrahomenajes», porque los tres actos comenzarán a la misma hora el domingo por la mañana.

Lo expresado demuestra que la guerra ideológica y de fronteras, también ha estallado en Chile y que tanto la U.R.S.S. como la China continental se disputan la hegemonía en Iberoamérica. Presentimos que en cada uno de los actos mencionados afirmarán que su línea es la verdadera; empero, de facto, la guerra de Moscú y Pekín mañana comenzará en Santiago.

Los pro China le demostrarán a Tito que prefieren más coexistir muertos que vivos. Y recordando a Espartaco, exclamarán: «Vale más morir de pie que vivir de rodillas». Aunque todos viven postrados frente a las consignas.

F. PAUNER SOSPEDRA.

DESDE PORTUGAL

LA VERDAD DE LO QUE OCURRE EN LA GUINEA

"Amigos... amigos, negocios aparte"

Las recientes decisiones del «Caudillo de España, por la gracia de Dios» — que no del pueblo — en lo que respecta a la independencia administrativa de los 28.000 kilómetros cuadrados de los territorios guineanos bajo su mandato, han dejado a su compinche Oliveira Salazar en la estacada y con el ceño fruncido.

Nada se supo de concreto acerca de la última entrevista celebrada por los dictadores de Iberia, ni tampoco si el célebre Pacto que vienen manteniendo desde la eclosión de la Cruzada ha sido o no afianzado, una vez más. Sin embargo, el tiempo, que como decía Víctor Hugo es el gran maestro, nos ha venido descifrando, sino del todo, algo de la incógnita de tales decisiones y entrevistas.

Es por ello que, no desconociendo Franco que una buena parte de la Guinea bajo dominio salazarista se encuentra ya en manos de los nativos que luchan por su libertad e independencia, empleando en la acción del rescate territorial el clásico procedimiento de guerrillas y de la acción directa, se ha decidido a dejar a su entrañable compinche en la estacada, propiciando para los territorios de Guinea y Río Muni una independencia administrativa, comparable tan sólo a aquella formación de «gobierno mixto», concedido a la ex zona española de Marruecos, en las postrimerías de la independencia de este país obtenida a hierro y fuego por los musulmanes.

Pero debemos ceñirnos a la Guinea salazarista, en su casi totalidad y riqueza explotada por la Compañía Unión Fabril (C.U.F.) que es, en realidad, la dueña y señora de toda la producción oleaginosa y arrocera de aquellos territorios, como la producción del cauchú y de la riqueza forestal de la Guinea franquista lo es de «Bata» y de los madereros españoles.

La actuación de los nativos de la Guinea portuguesa, dicha, se ha extendido por tal forma que en la actualidad controlan ya más del treinta por ciento de aquel territorio, en su parte sur, triplicando en mucho la extensión de la Guinea franquista. Su producción, casi limitada al cacahuete y al arroz es de la que marca, en el mercado mundial, un elevadísimo porcentaje.

De nada le ha valido al fatídico Salazar el haber enviado a aquella región africana más de quince mil soldados metropolitanos, sin contar que a la capital de la provincia, Bissau, llegan constantemente nuevos refuerzos de tropa nacional y gran número de mercenarios coloniales.

Los naturales del país han organizado su lucha bajo la dirección política del doctor Amilcar Cabral, y han llevado su denuedo y su fe en la victoria al punto de haber ingresado en sus filas a un extenso maquis femenino, al que ha sido asegurado una verdadera igualdad de derechos y de deberes. La unión es perfecta entre el pueblo guineano, pues éste se halla bajo la égida de un sólo partido: el de la independencia y de la abrogación del régimen colonialista.

De nada le está valiendo al salazarismo la mobilización de determinados jefes de tribu — especialmente de los denominados jefes «Foulas» — para que sus hombres sirvan de auxiliares del ejército fascista portugués. Como quiera que el maquis femenino se traslada libremente por todo el ámbito del territorio, las defecciones quedan zanjadas como por arte de encantamiento. Todo el pueblo guineano aspira y lucha, no sólo por su independencia política sino asimismo por una mayor libertad social y económica, dando al traste con la esclavitud y la explotación humana a que está sometido durante algunos siglos.

En el territorio liberado se está procediendo intensivamente a la administración propia, tanto para la producción y mejor aprovechamiento de los cultivos, como igualmente se procede a la intensificación de la cultura del pueblo y, sobre todo, cuidando de sus condiciones sanitarias, tan deficientemente atendidas por la política fasticizante de Salazar.

Todo ello está calando hondo en la idiosincracia indígena y da motivo a que, en el territorio conquistado, sin descuidar la acción guerrera, se vaya estructurando el país de forma a que los beneficios de la lucha sean repartidos en común por los trabajadores (esclavos de ayer) y por cuantos luchan con las armas en mano.

Son infinitos, para enumerarlos, los reveses del ejército salazarista. Las emboscadas de los nativos, maestros en el terreno que conocen con su negra existencia, producen horrible mortandad en la soldadesca lusa. En manos de los liberadores del país se hallan ya cañones y morteros cogidos a las tropas atacantes. La aviación ha sufrido, por igual, innúmeros reveses y más de un aparato ha ido a sepultarse en las inmensas selvas del Norte del país.

La desesperación y el miedo ha producido incontables deserciones de la tropa metropolitana. Muchos desertores se han sumado a la causa del pueblo de color, si bien otros han escogido mejores y más apacibles parajes para huir del «infierno africano».

Y si bien los guineanos aprovechan la coyuntura de sus victorias, no dejan por ello de mejorar la producción en los territorios conquistados, al mismo tiempo que se introducen en el terreno colonialista, al objeto de boicotear y sabotear sus culturas, por cuyo motivo las últimas recolecciones se han visto mermadas en más del cincuenta por ciento de la producción normal, causando con ello enorme quebranto en la economía salazarista.

Los ecos de las victorias guineanas se extienden a las islas de Cabo Verde — donde radica el célebre «Campo de la Muerte Lenta» — y a las ubérrimas islas de Santo Tomé y Príncipe, en las que cunde hondo malestar entre la población nativa en virtud de la esclavitud a que está sometida.

Actualmente, y quizás debido a la inspiración franquista, intenta el jesuita Oliveira Salazar introducir en la Guinea bajo su mandato una «autonomía administrativa», comparada a la que intenta Franco para la región guineana y de Río Muni. Ello no sería extraño, pues, como dijo el poeta cantor de las glorias antañonas, «entre portugueses, traidores hubo algunas veces». Y como quiera que Oliveira Salazar lleva treinta y seis años largos traicionando a su pueblo, tiene de ello buena experiencia.

Lo que auguramos para el pueblo guineano es la consecución de una completa victoria, por sus propios medios conseguida, descartando inconfesables ayudas que acarrearles pueda una nueva época de esclavitud como la que están soportando en nuestros días el pueblo cubano y el pueblo argelino.

Lisboa, octubre 1963.

LUSITANO

Le monde et le franquisme

(Suite de la page 8)

ensemble qui nous est favorable a agir, dans une plus large mesure, dans la lutte que nous menons contre le régime franquiste.

Pour intéresser cet ensemble et essayer d'en obtenir ce qu'il est capable de nous apporter, il faudrait absolument que l'opposition antifranquiste se présente comme un bloc solide et non comme une prolifération de groupes et de personnes désunis, incapables de se mettre d'accord sur les bases mêmes d'une action immédiate et coordonnée, capable d'assurer la lourde tâche de libérer l'Espagne et de la placer dans le chemin de la vraie démocratie; il faudrait offrir à tous ceux qui nous comprennent et qui se disent prêts à nous aider, la garantie d'une action collective acheminée vers un objectif commun, et il faudrait aussi, et surtout, être en mesure de leur prouver que nous avons fait une étude sérieuse et approfondie de la situation espagnole, que nous sommes d'accord en ce qui concerne les défauts d'un régime de misère, d'ignorance et d'injustice et que nous sommes prêts à faire face, d'un même élan, aux sacrifices d'une lutte qui doit nous conduire au seuil de celle qui un jour déviendra la nouvelle Espagne.

Le moment est arrivé où il n'est plus possible de perdre notre temps et de gâcher les possibilités qui peuvent nous être offertes. Nous devons nous efforcer, la C.N.T. en tête, pour qu'une confrontation de l'antifranquisme espagnol (de l'intérieur et de l'extérieur) ait lieu, afin de mettre sur pied les bases d'une entente qui nous premette de crier à la face du monde que nous avons réussi à nous unir et que nous sommes prêts à mener la lutte coude à coude, pour en finir, une fois pour toutes, avec le régime qui creuse sans arrêt le tombeau de l'Espagne, de cette Espagne que nous souhaitons libre, vivante et définitivement tournée vers le progrès.

C'est alors, et seulement alors, que nous pourrons mesurer, sans que le doute soit plus possible, si nous pouvons ou non compter avec la solidarité agissante de tous ceux qui, de temps en temps, nous prouvent qu'ils sont de nos amis. Et je crois, quand à moi, que des résultats favorables ne se feraient pas attendre, sans oublier que nous serions nous mêmes en mesure de mettre en pratique une action collective qui serait certainement plus positive.

A. TARRAGO.

Paris. octobre 1962

Le cas des espagnols écroués à Paris

« LE MONDE », 8-10-63

LE PARQUET FAIT APPEL D'UNE DECISION DE MISE EN LIBERTE DE QUATRE INCULPÉS

Quatre des espagnols écroués à Paris le mois dernier ont bénéficié samedi d'ordonnances de mise en liberté provisoire signées par M. Alain Simon, juge d'instruction près le tribunal de la Seine : MM. Floreal Navarro Tellez, Felipe Martin Arméndariz, Bartolomé Flores et Maximo Imbernon. Mais le parquet a fait appel de ces décisions devant la chambre d'accusation.

Le magistrat instructeur a rejeté les demandes de mise en liberté présentées par d'autres inculpés aux domiciles desquels ont été trouvés des documents actuellement en cours de traduction : MM. Cipriano Mera Sanz, Agustin Sanchez, José Pascual Palacios et Enrique Guinart Fabregat.

La sœur — âgée de dix-sept ans — d'un des jeunes espagnols écroués en France pour association de malfaiteurs, a écrit à M. Alain Simon : « Je me souviens avoir appris à l'école, ici, en France, que de très grands écrivains et philosophes français, comme Victor Hugo et Voltaire, ont été obligés de s'exiler, comme nous, parce qu'ils faisaient sentir trop fort leur amour pour la liberté de leur pays ».

Elle ajoute que « les Espagnols évadés ou libérés des camps de concentration dans lesquels ils se trouvaient depuis leur entrée en France, après la guerre civile, furent les premiers à organiser les maquis lorsque la France se trouvait désemparée et au bord du gouffre du fascisme ».

Elle s'étonne que l'on « appelle malfaiteurs des jeunes luttant contre le fascisme, comme les Allemands appelaient malfaiteurs les maquisards français ».

COLLABORATION

Actualidad — Asertos confirmados

DESDE el día que se produjeron los allanamientos de morada y las detenciones de jóvenes libertarios, de los cuales quedaron — quedan — retenidos veinte, afirmamos que toda esa operación de policía estaba determinada por la presión del franquismo y los compromisos contraídos por el gobierno francés, a cambio de los «servicios» rendidos por Franco, alejando de España a los activistas de la O.A.S.

Los hechos últimamente producidos, no hacen más que confirmar lo que era nuestra convicción.

En otra parte de este mismo número de «ESPOIR», nuestros lectores habrán leído un texto, que reproducimos de «Le Monde», dando cuenta de que el juez, M. Alain Simon, que está instruyendo el sumario contra los jóvenes libertarios — y los que, siendo libertarios, ya no son jóvenes — había decidido la puesta en libertad provisional de cuatro detenidos: los compañeros Floreal Navarro, Felipe Martín Armendáriz, Bartolomé Flores y Nardo Imbernon. Pues bien; el procurador de la República se ha opuesto a estas libertades, planteando su oposición ante la «Chambre des mises en accusation».

Es decir: el juez, que no encuentra materia delictiva contra estos cuatro detenidos, ordena su puesta en libertad, aunque queden a disposición de la justicia; el procurador de la República, que representa el Gobierno en la persona jurídica del «parquet», se opone. Porque, de lo que se trata, aunque no haya causa, **es de retener en la cárcel a estos antifranquistas. De lo que se trata, es de dar satisfacción a las demandas del franquismo, en justa reciprocidad por los pretendidos «servicios» rendidos.**

Decimos «pretendidos» y no rectificamos la palabra, pues la policía franquista ha representado una comedia en lo que a la vigilancia de los activistas de la O.A.S. se refiere. Ni aún con la presencia de policía francesa en España, localizando a los suspectos, las actividades de la O.A.S. han cesado de manifestarse. Porque ahora ya no se trata de la Argelia francesa, sino de la Francia fascista, que es en lo que trabajan activamente los activistas franceses en España.

Con el apoyo oculto de los fascistas españoles, con el beneplácito de la Falange y los «encouragements» fraternales de los antiguos voluntarios de la División Azul y de sus jefes. Que a todos esos «amigos» de Francia, hoy somos inmolados, Ad Major Dei Gloriam.

Nuestros jóvenes compañeros y nuestros compañeros que hace años dejaron de ser jóvenes, como Cipriano Mera, al que se ha significado que la demanda de libertad provisional presentada por su abogado era rechazada, continuarán, pues, detenidos. Nada les podrán hacer, pues no hay pruebas de crímenes que no se han cometido. No obstante, el objetivo perseguido habrá sido alcanzado: Franco está satisfecho; la Prensa española comenta y jalea los hechos y estos hombres se ven retenidos en la cárcel por un tiempo.

¡Qué importa que, para algunos, como para el joven Enrique Guinart, estudiante, que debía pasar exámenes el 8 y el 9 de octubre, todo esto signifique un serio transtorno en su vida futura; que todo ello pueda acarrearle la pérdida de muchas posibilidades para el porvenir! ¡Qué es esto para los que, situados por encima de tan humanas y deleznables contingencias, les importa un comino jugar con la suerte de los otros!

Estos hombres, todos trabajadores, debiendo sostener hogares con sus salarios, hoy ven a sus familias reducidas a deber aceptar la solidaridad de los compañeros, con dolor de sus almas, pues todos quisieran emplear dinero y energías en obra más urgente e importante: par ejemplo, evitar al mundo la vergüenza de que, en el corazón de Occidente, en el cogollo del pomposo «mundo libre», un dictador pueda matar, castrar, torturar impunemente, como en plena Edad Media, encontrando además gobiernos que secundan su empresa liberticida y humanicida, mientras otros, también democráticos exponentes del mismo «libre» mundo, le facilitan los medios económicos que podrían faltarle para proseguir escarneciendo a la civilización, burlándose del Derecho, atropellando la justicia.

Siga, pues, el baile y continue la farsa. Pero si suponen, unos y otros, que así procediendo se acallará el clamor de España y se doblegará la rebeldía de un pueblo digno de mejor suerte, los hechos recientes de que ha sido teatro la región asturiana y la indignación que alienta en el corazón de muchos hombres que aún no han renunciado a la estima de sí mismos, son el mentís más rotundo a tal suposición y la afirmación esperanzadora de que esta siembra de vientos inícuos recogerá una cosecha de tempestades.

Feroz represion en Asturias — El franquismo tortura y asesina a los mineros en huelga

A las diez semanas de haber surgido los primeros brotes del conflicto minero y de haberse desarrollado éste ininterrumpidamente, con alternativas y amplitud variantes, la situación laboral todavía no se halla normalizada en las cuencas mineras, según nos escriben nuestros compañeros de Asturias.

Si bien es cierto que la mayoría de los obreros han acudido al trabajo, debido a las órdenes conminatorias que por escrito y verbalmente han recibido, en el sentido de que si no lo hacen deberán presentarse a los cuarteles de la guardia civil o a las comisarias de policia, la situación laboral está lejos de ser normal. En efecto, pese al procedimiento que dejamos consignado, el nivel de producción es bajo, pues hay bastantes casos en que en el interior de las minas se declaran huelgas de brazos caidos. Es asi que en los pozos de la Camocha, de Gijón y Pumarabule, de la empresa de Langreo y Sicro, la producción es insignificante y solamente acuden al trabajo el 15 o 20 por ciento de los trabajadores y aún la mayoria de éstos no hacen nada.

REPRESION Y TORTURAS

Esta digna actitud de los trabajadores, han sacado de quicio a los poderes públicos, que quieren acabar, sea como sea, con el conflicto, y para ello el régimen franquista ha ordenado a sus esbirros llevar a cabo una represión vil y feroz, recurriendo a las torturas más infames e infamantes, y hasta al asesinato. Es tal la amplitud y la intensidad de las torturas aplicadas, que un centenar de intelectuales españoles, residentes en España, se han atrevido a correr el riesgo de denunciarlas públicamente y a elevar ante el gobierno franquista su protesta, para que la indignidad que tales hechos representan no les alcanzase también a ellos al silenciarlos. Los hechos que relatan los intelectuales españoles dignos son más que verídicos. Conocemos la versión por otros conductos y coincidimos en la necesidad de denunciarlos ante la conciencia universal para que esta los conozca, sepa quienes son los torturadores y los torturados y se decida a condenar los hechos y al régimen franquista, que es su fiel exponente, que es quien los ordena y ejecuta.

El jefe principal de la represión es el capitán de la guardia civil. Fernando Caro, de 28 años, natural de Melilla, hijo del coronel de Regulares, que hasta hace poco tiempo fué capitán de la guardia civil en Málaga. Fué llevado expresamente a Asturias, por sus probados dotes de torturador. Uno de sus auxiliares, famoso por su crueldad, es el cabo de la guardia civil llamado Perez, de origen gallego. Estos, imitados por sus huestes de criminales a sueldo, han hecho «honor» en esta ocasión a la ejecutoria del régimen de Franco.

RELACION DE TORTURAS Y ASESINATOS

El dia 3 de septiembre, a las cuatro de la tarde, murió en la comisaria de Sama de Langreo el minero Rafael Gonzales, de 36 años, a consecuencia de las torturas de que habia sido objeto. Se trata del obrero de quien decíamos en información anterior que le habian vaciado un ojo y fracturado otros músculos de la cara. No recibió asistencia facultativa.

En el mismo dia y lugar, el minero de 34 años, Silvino Zapico, fué castrado (se supone que por el mismo sistema aplicado generalmente de quemarle el vello de la región genital). Se encuentra hospitalizado en gravísima estado. Tanto este minero como su esposa, a la que se cortó el pelo al rapa, fueron acusados de «comunistas».

Vicente Baranaga, que vive en la barriada de Lada (Langreo), ha sido reducido a la impotencia sexual por habérsele quemado los organos genitales durante la sesión de tortura a que fué sometido.

Alfonso X, vigilante de primera en la mina del Fondón, retirado por silicosis y actualmente cobrador de la Previsoria Bilbaina de Seguros, fué atado (se trata de un hombre de fuerte contextura, al que ya sometieron al mismo sistema durante las huelgas del pasado año); entonces el cabo Pérez le golpeó en presencia de su esposa. Esta, al ver la situación de su marido, agredió al cabo. Entonces el cabo dejó en el suelo a su víctima en estado de inconsciencia y golpeó rudamente a la mujer. Esta se encuentra actualmente en Oviedo, con el pelo cortado al cero, como otras muchas mujeres. Su marido fué recogido más tarde por un tal Senén, en estado lamentable. Después de trasladarlo a su casa de Lada, Senén, compañero de trabajo de Alfonso, llamó a un médico (cuyo nombre se omite por medida de seguridad), el cual declaró que no sabia por donde empezar la cura, dado el terrible estado en que se encontraba el obrero torturado.

Antonio Zapico, de Lada, fué maltratado brutalmente. Tiene fracturado el pómulo derecho y la boca reventada, como consecuencia de las torturas. Se encuentra hospitalizado.

Jerónimo Fernández Terrente, casado y con un hijo, Jesús Ramo Teva y diez mineros más, se encuentran en la prisión de Carabanchel (Madrid), tras haber sido maltratados brutalmente.

Everardo Castro, casado, con tres hijos, se halla internado en la Cadellada (Manicomio provincial) como consecuencia de las feroces torturas que se le habian inflingido. Habia escrito en las turbinas y chapas de la Duro Felguera rótulos en los que se leia: «El pueblo se vengará. Franco asesino». Sorprendido por la guardia civil en lo alto de una tuberia, en el momento en que escribia un rótulo y conminado a que bajara, el minero tuvo la sangre fria de contestar que esperan a que terminara. Al bajar fué brutalmente apaleado.

Tina Martinez, que vive en La Jocara, en Sama de Langreo, fué torturada, cortándosele el pelo. Su marido está preso desde las huelgas del año pasado.

Juan Alberdi, de Lada, fué detenido junto con otro minero, al que llaman «Chocolatina». El capitán Fernando Caro, para divertirse, les ordenó que se golpearan mútuamente. Como, naturalmente, su lucha no pasó de ser un simulacro, los torturadores de la guardia civil los tomaron por su cuenta y llevaron a cabo el apaleamiento que los dos mineros habian tratado de eludir. Después fueron llevados separadamente ante la presencia de Caro, quien les dijo con paternal humorismo: «¡Pero qué burros son ustedes, cómo se pegan!».

Una mujer, cuyo nombre se desconoce hasta el momento, trató de defenderse de los malos tratos que intentaban darle los inspectores de policia de Sama de Langreo, alegando que estaba embarazada. El capitán Caro le dió un fuerte puñetazo en el vientre y le dijo gritando: «Un comunista menos».

Maria del Rosario Garcia, de 55 años, fué detenida por albergar a un minero cuñado suyo. Al preguntar que donde se la llevaban, le contestaron: «Primero a la comisaria y después a la cárcel».

Más de 500 mineros de los que han sido detenidos por la policia se ignora donde se encuentran. Aproximadamente, 60 mineros de la «Hullera española» de la cuenca del Aller, pidieron voluntariamente la liquidación, para no seguir siendo objeto de las torturas y los malos tratos.

El dia 10 de septiembre fueron detenidos en la mina de «La Concha» de Gijón, veinte mineros. Se les llevó primero a las comisarias, donde se les golpeó durísimamente, hasta el punto de dejar a tres de ellos malheridos.

Es de señalar que el capitán Caro viste de traje de deportes para «trabajar» más comodamente durante los interrogatorios. Este individuo utiliza un sistema muy particular para elegir algunas de sus víctimas. Llama a los vigilantes de una mina y les conmina a que, bajo su responsabilidad, lleven cada uno a la mañana siguiente cuatro picadores al tajo. Como generalmente se presentan al dia siguiente sin los picadores, el capitán les pregunta a quienes han ido a visitar para acudir al trabajo. Los vigilantes dan los nombres de los mineros que no han respondido al aviso, e inmediatamente el capitán les llama e inicia su misión de torturas.

Nuestros informantes añaden que no se reseña más que una mínima parte de lo que está ocurriendo en Asturias. HAY QUE DIVULGAR ESTOS DESMANES. HAY QUE TRATAR DE FRENARLOS. HAY QUE ACABAR CON EL REGIMEN DE FRANCO, QUE ES EL CAUSANTE.

Servicio Información
C. N. T.

Ingratitud — Nosotros somos

Sí, nosotros somos la luz que lucha contra la sombra. Ni somos «terroristes» ni una organización de «malfaiteurs». Somos obreros que en las minas, en el campo, en los talleres, en las obras, trabajamos diariamente y esto se puede constatar por todos los que quieran ver.

Por convicción somos anarco-sindicalistas y por ende, amantes apasionados del progreso, la justicia y la libertad. Aunque nacidos al otro lado del Pirineo, nadie, por muy alto que esté, puede negarnos el derecho, la obligación de continuar la lucha, hasta conquistar la libertad que, en nuestro suelo, nos fué arrebatada por las bayonetas del fascismo internacional.

La memoria, la honradez y nuestro ideal, son la luz que alumbra y calienta nuestras inquietudes; que no se quebrantará ni privándonos de libertad ni frente a los siniestros piquetes de ejecución, ni con ninguna tempestad que se levante contra nosotros. La memoria no nos falló aún y por ello recordamos hoy la actuación de otros pueblos cuando la bota de los «Boches» ahogaron su libertad. Vivimos aquella época, no como espectadores, sino como actores de primera línea. ¿Qué hicieron los hombres que en junio del 1940 pudieron huir de la occupación Alemana y el llamado gobierno de Vichy, exilándose en Londres u otros paises? Organizar un Ejército; enviar personas competentes al pais de origen para crear las Fleurzas Francesas del Interior. Seria ingrato cubrir aquella actuación violenta diciendo que se luchaba contra una invasión extranjera... ¿Qué se hacia con los milicianos, hermanos gemelos del falangismo? ¿Qué parachutaban los aviones ingleses en las zonas de maquisards? Animados por las mismas ideas presentes, asistimos a bastantes parachutages entre la Corréze y Haute-Vienne y jamás encontramos tortas de pan ni paquetes de caramelos. Los «containers» salian del vientre de los aviones aliados bien repletos de plástico, metralletas, pistolas, fusiles ametralladores y todo lo necesario para continuar la acción violenta contra los invasores y los que, «lâchement», colaboraron con ellos.

Sí, nosotros somos aquellos que defendimos con las armas en la mano y codo a codo con el pueblo francés, sus libertades, con ellos vitoreamos alegremente una victoria en la cual participamos, pero... (¡oh, ironia de los hombres!), que años más tarde llevaba a sus hermanos de lucha a la cárcel por continua raquel camino que tan trágicamente anduvimos un buen trozo juntos. Sí, somos todavía nosotros, **los mismos,** los de ayer, los de hoy y los que no se detendrán en su lucha hasta que el fascismo español no quede reducido a polvo y ceniza. No nos agravia nuestra orfandad, lo que nos hace distender los nervios son los obstáculos que se lancén por manos amigas. Francia fué siempre el refugio de todos los exilados, de todas las personas que, huyendo de la barbarie, encontraban hospitalidad fraternal en su suelo. Hoy, la **madre** de las libertades europeas, adultera sus mejores principios. Los hombres de consciencia libre y de sentimientos humanitarios, deberian reflexionar y tomar posición contra los que, olvidándolo todo, envalentonan y sirven dócilmente, al mayor criminal del Siglo, que el dia 17 de agosto, por la madrugada, suprimió a Joaquín Delgado y Francisco Granados con el garrote vil por actuar como los miles y miles de franceses lo hicieron con el apoyo incondicional de los Aliados.

Recuerdo, como si fuese ayer, el efecto que nos causaba a los maquisards, la detención o la ejecución de algún compañero que en **mision** caia en manos de las Milicias o la Gestapo... las promesas reciprocas que nos haciamos de que, por encima de todo, aquellos golpes serian reparados cuando reconquistáramos la libertad. Hoy, todavía seguimos por el mismo camino y marchando por él, solos, sin ayudas Aliadas o desliadas, en nada perturbaremos la tranquilidad de **nadie.**

Sí, nosotros somos los eternos Quijotes que no retroceden ni se amilanan, aunque frente a nosotros formen legiones de enemigos descarados o encubiertos. Tenemos trazado nuestro camino y por encima de obstáculos propios o extraños llegaremos a la meta, por duras que sean las etapas. Que se eche una mirada al otro lado del Pirineo y allí verán a los mineros Asturianos manteniendo titánicamente una **huelga** que es una **lección** para propios y extraños.

Nosotros somos aquellos a los que se paga con moneda falsa y sobre los que llueven palos de ciegos. Esas ingratitudes sirven para fortificarnos y continuar nuestra acción.

Miguel FERNANDEZ P.

Limoges, septiembre 1963.

INTERNATIONALE

Comentario

«Respetando» los derechos del hombre

Apesar de ser sobradamente conocido el dicho «En boca cerrada no entran moscas», que no significa que haya de cerrarse la boca para que no entren moscas en ella, sino sabio consejo de mantener la boca cerrada, como norma prudente, o sea, ser comedido al hablar para no decir cosas desatinadas o inoportunas, reducido número de personas prestan la debida atención a tan sapientísimo y tradicional consejo. Y como «Por la boca muere el pez», complemento del anterior, más de cuatro se meten en tales atolladeros, que se les hace casi imposible salir de ellos, sin sufrir serios desgarrones de orden moral, si bien algunos de éstos dan mayor importancia al más leve rasguño en sus vestimentas, por así decir, que a todos sus desgarros morales, por grandes que sean, pues ello está en razón directa al espesor de la piel que cubre la figura humana de cada sujeto.

Claro que si se tratara simplemente de la materialidad del hecho de tener la boca cerrada o abierta, en vez de abrirla o cerrarla cuando es conveniente y oportuno, el caso sería muy otro, pues, según los últimos descubrimientos, que yo sigo de cerca, como prueban que tener la boca abierta demasiado rato altera ciertos músculos faciales que afean muchísimo el rostro (tomen nota las damitas), y por tanto se ha inventado un aparatito para usarlo cuando se duerme, a fin de que la boca permanezca cerrada, podría resolverse usando también el aparatito en estado despierto, pero como a la vista de los demás no es fácil llevarlo puesto, porque por más que se disimule es la pura imagen del bozal, es dado pensar que ello constituya serio obstáculo para inclinar a los individuos e individuas, que también a ellas les atañe, al empleo constante de semejante instrumento.

Además, por si no bastase la antipática forma de bozal del aparatito para acogerle con acritud, en menoscabo de la utilidad de su uso, éste tiene su enemigo público número 1 en las amas de casa, que no están en medida de renunciar a conocer les secretillos de sus cónyuges, que durante el sueño suelen caer en la debilidad de revelárselos, a media voz, a sus maliciosas «costillas». El caso es, que por una y otras cosas, presiento que tal invento no ha de cuajar, lo cual no sólo malogrará cuanto podría ser base para que cada uno llegara a saber cerrar y abrir la boca a su debido tiempo, sino que la alteración de los músculos faciales seguirá afeando el semblante de los múltiples parlanchines que transitan por la superficie del globo terráqueo.

Y pues hoy por hoy el aparatito en cuestión es como es, tanto sus inventores no le den una figura aceptable para transitar con él, sin temor a las risitas burlonas de los demás, y la Eva de la casa se cura males de curiosidad y de recelo hacia su Adán, habrá quienes abran la boca para decir, pues en ello estriba el mendrugo que comen: «No se probó el delito de rebelión... y fué sentenciado... Los jurados estaban integrados por miembros de los partidos políticos y demuestran una parcialidad absoluta... un testigo, obrero del ramo del agua, tras de declarar que odia al procesado, declara, de paso, ante el Tribunal haber matado a un hombre con sus manos, y este autor declarado de homicidio, es saludado por los jueces y magistrados de carrera...; el fiscal estima, en su informe, que ese odio «no es motivo de tacha legal» y califica al asesino de «aristócrata del espíritu» (De un libro de José María Mancisidor sobre el proceso de José Antonio, publicado en febrero de 1963).

«Cuando Fidel Castro empezó a dar trabajo a los piquetes de ejecución... los abanderados de la «inteligentsia» se encogieron de hombros y la O.N.U. dió un asiento en sus escaños al representante cubano. ¡Ah!, pero si en España se juzga, con manifiesto respeto a la Ley y sentencias prudentes a los culpables convictos de terrorismo (sic), toda Europa se rasgará las vestiduras («¡exagerao»!) y nos llamará tiranos e inquisidores». «Esta enemiga contra España (¡Pero si es contra Franco, malandrín) no es de hoy (Desde hace 27 años, «na» más). Sus servidores lo mismo erigen una estatua al anarquista Ferrer que maniobran con fotografías de obreros tumbados al sol para presentarlos como víctimas de una persecución cruenta». «Y si la primavera entra en agujas... impedir que los turistas y sus divisas reconstituyan nuestra economía». «...olvidando que el culto a la mentira tiene la quiebra de que algunas veces la verdad se impone por la simple deducción de los sentidos». (De un artículo, en «Ya», de Luis Emilio Calvo-Sotelo).

Precisamente por esa «simple deducción de los sentidos» y para que Franco siga «respetando» los derechos del hombre», «violados o tenidos como letra muerta por algún Estado miembro» (Del discurso de Kennedy ante la Asamblea de la O.N.U.), el 26 de septiembre pasado, en Nueva York, Dean Rusk y F. M. Castiella firmaban la reanudación por cinco años del convenio sobre las bases militares americanas en territorio español, concertado en 1953 por Norteamérica y el gobierno del Generalísimo, de las que la aeronaval de Rota (Cádiz) puede abrigar submarinos equipados de «Polaris». Por la cual reanudación, el Caudillo ha obtenido cuanto ha pedido a los hijos del Tío Sam — y más que irá viéndose — que satisfará en gran medida el «Import-Export Bank», y en el plan militar «una más estrecha cooperación», mediante un comité consultivo bilateral creado, convirtiéndose así el franquismo en «un asociado de Estados Unidos en la defensa de Occidente y de la libertad de los países bajo regímenes dictatoriales». Sin que por ello la estatua de la Libertad del escultor Bartholdi, que yergue su gigantesca figura en medio de la rada de Nueva York, haya dado con su gran mole en el mar, avergonzada de tanta prevaricación de los señores que rigen la nación norteamericana.

De ahí que toda la Prensa del Generalísimo Franco haya calificado el hecho de «excepcional victoria de la diplomacia de Franco».

Salvador INIESTA

APUNTES DE NUESTRO TIEMPO

HACE nada menos que un siglo, los americanos del Norte y del Sur sufrieron una guerra fratricida. Quiso el rodar de la historia que un joven abogado, Abraham Lincoln, en las elecciones de 1860, escalase la más alta magistratura política de la Casa Blanca. La nación moderna se partió en dos trozos geográficos: a un lado, quedaron los defensores de la libertad; a otro, los mantenedores de la esclavitud. Lincoln, inaugura el 4 de marzo de 1861 su importante gestion, diciendo: «En vuestras manos y no en las mías, reside la cuestión terrible de la guerra civil.»

Cien años después de la guerra de Secesión, los seres de color norteamericanos esperan su emancipación. Seiscientas diez mil vidas truncadas en la matanza, no han servido de lección, ya que desde la batalla de Gettysburg, el problema racial se replantea con caracteres atroces. El virus racista está corrompiendo las parcelas más fragantes del hombre. El neo-nazismo se reorganiza bajo las banderas del liberalismo. Y mientras, la libertad es sofocada en nombre de los derechos del Hombre y del Ciudadano. La democracia actual no tiene corazón, sino un membrillo en su cuerpo, que está podrido.

Era de esperar que la novela de Mrs Beecher Stowe «La cabaña del Tío Tom», mensaje de la dignidad de los negros, ganase toda la voluntad del país renaciente. Mas no fué así. El espíritu racista, ese monstruo acéfalo que tantos males ha desencadenado, trata de levantarse nuevamente. La teoría esquizofrénica del «pueblo elegido por dios», de la superioridad de la raza, del hombre providencial, es la negación de los valores filosóficos, religiosos, sociales y humanos que tienden hacia lo universal, porque universales son las ideas y los seres dignos de ser catalogados como tales.

El nibelungo del Tercer Reich, despótico y deshumanizado, causó la muerte de millones de hombres y mujeres que pudieron ser salvados de las garras fascistas, si los hombres libres y los países democráticos hubiesen vigilado y defendido a tiempo sus derechos inalienables. El racismo es la mentira política convertida en ley de Estado ancestral y bárbaro. Quien dice superioridad de raza, dice negación de la cultura, ya que no hay verdadera sabiduría sin alta moral.

Dícese que Kennedy es discípulo de Lincoln. ¿No será mucho decir? El actual presidente de los EE.UU. trata de superar el problema racial mediante fórmulas de tolerancia política. Es posible que el método no sea malo, si los resultado son buenos... Ahí está la TOLERANCIA del Ku-Klux-Klan, de siniestra y fatídica memoria. El racista Calvin Craig, gran dragón de Georgia, al amparo de la convivencia democrática, excita el racismo y lo incrementa. En verdad que hay muchas libertades que son inviolables en el hombre, mas la libertad de matar, robar y humillar no creo que figure en ninguna Constitución ni que deba ser conllevada por ésta. Al Capone y el rey Seoud, genio del «gang» y líder de «La Trata», respectivamente; el Genocida ferrolano y un saca mantecas cualquiera —¡por favor, señores demócratas!—, no deben gozar de la libertad que niegan a sus semejantes. Hay una ley superior a la Constitución que ningún gobernante honrado consigo mismo puede violar: la ley humana. Tal fué la idea fraternal de Lincoln, ya que supo poner al servicio de la justicia y el amor lo que la elocuencia y la belleza tienen de más noble y de más perfecto.

¿Qué unidad racial puede existir entre un hombre libre que lucha por salvar a la nación mártir y el verdugo que oprime a nuestro querido pueblo? ¡Ninguna! Los inquisidores y los verdugos no pertenecen a la raza humana. Son abortos monstruosos de la naturaleza y como tales merecen ser tratados por la ciencia, la política y la moral. Cualquier ser humano, de no importa qué nación, sexo, lengua o creencia, debe sentir el orgullo de ser hermano de raza del pastor Martin Luther King, representante nacional e internacional por el progreso de las gentes de color; de Gandhi, el profeta moderno de la no-violencia que supo consagrarse como un idealista práctico.

Hermanos de los hombres todos, de todas las naciones, somos los libertarios, humanistas y liberales de todas las latitudes que queremos hacer un mundo superior, más perfecto y libre, donde no tengan asiento los racistas enemigos de la especie humana ni los tiranos que la sojuzgan. La resistencia a la internacional neo-nazi es el imperativo de esta lucha que libramos por el derecho y la dignidad.Este es el combate justiciero que llevamos a cabo los españoles desde hace 25 años de esclavitud y destierro. El jefe supremo de la internacional neo-nazi es el caudillo de los grandes cementerios bajo la luna. **Si el Presidente de los EE.UU. de América quiere ser, como afirman, discípulo de Abraham Lincoln, bien puede recoger la idea central del testamento que nos legara el paradigma de la democracia: «Hay que llevar la bandera de la libertad a todas las latitudes, para no sentirnos avergonzados de vivir como hombres libres cuando existen millones y millones de seres humanos que nacen, viven y mueren siendo esclavos».**

Ramón LIARTE.

Recordando al Doctor Lazarte

Aún no siendo partidario de gastar espacios para recordar nuestros muertos, no puedo resistir a la tentación de dedicar unas líneas al recién desaparecido, para hacer resaltar cualidades que son entre nosotros poco comunes.

Una vez he visto a Lazarte; y fué suficiente para que quedara bien grabado en mi memoria. El encuentro fué en la Ciudad de Junín, el 1926, con motivo de la agitación pro Sacco y Vanzetti. Junín era una de las ciudades del interior, de larga raigambre forista y anarquista, en la que hubo una pequeña imprenta y salía el periódico «Alba Roja, como así una Casa del Pueblo, que, a consecuencia de las razzias que hicieron desaparecer el movimiento forista de la superficie, la ocupó y se la ha quedado el Partido Socialista.

Al primer anuncio de la ejecución de Sacco y Vanzetti, la huelga general declarada por la FORA se hizo allí efectiva, hasta que llegó la noticia de que la ejecución había sido postergada. El primer día de huelga, los gremios de la FORA dieron un mitin, en la plaza, por la tarde. Y la otra central — llamada en aquella fecha Union Sindical Argentina — se concretó a dar una conferencia por la mañana. Por la efervescencia reinante y por ser Lazarte el que hablaba, la sala estaba llena en su mayoría de foristas. El que abrió el acto se expresó con la fogosidad del momento. Pero Lazarte empezó y terminó la conferencia con una tranquilidad de Mar Muerto, escuchado en profundo silencio y gran espectativa. Con un arte de expresión para mi desconocido, lo que iba diciendo quedaba grabado en la memoria, testimoniando el relato con una abundante documentación, con lo que llevó a los oyentes la convicción de que Sacco y Vanzetti habían sido condenados por los magnates de la Banca, la Industria, el Comercio, para los que la justicia y los jueces eran una mercancía más. Y el estado de ánimo que era ya fogoso, en los oyentes, se tornó en cólera. Lo que tuvo su expresión al salir a la calle, con algunos desaprensivos que no se habían plegado a la huelga, a los que se les invitó a hacerlo con palabras y ademanes poco suaves.

Lazarte no era hombre de extremos ni de trasigencias. Le interesaba más saber como actuaba que con quien actuaba. Y sin tener nada de reformista, actuó en la central reformista hasta el golpe dictatorial uriburista en 1930; este golpe puso a prueba los valores foristas, anarquistas y la podedumbre de la central reformista, la que ofreció sus servicios al dictador y más tarde, bajo el nombre de U.G.T., sirvió de puntal al dictador Perón. Lazarte, en presencia del amargo desengaño, se inclinó hacia el movimiento forista, del qué llegó a ser el escritor y orador más solicitado.

El campo social obrero era para Lazarte, una preocupación más; en ciencia médica fué una eminencia, y sobre la misión que debían cumplir los hombres de ciencia y las ciencias, según Lazarte, no deben de servir para encumbrar mandones ni enriquecer comerciantes sino para emancipar a los humanos. Fué Lazarte, en fin, uno de los tantos militantes nativos que no se deió castrar por comodidades o ambiciones arribistas y dió hasta su último esfuerzo por el bien de todos los humanos.

Serafín FERNANDEZ.

El honor es como las cerillas, sólo sirve una vez.

PAGNOL

★

Aquí yace la mitad de España; murió la otra media.

Mariano José de LARRA

★

Llaneza, muchacho, no te encumbres, que toda afectación es mala.

CERVANTES

★

Lo bueno, si es breve, es dos veces bueno.

GRACIAN

★

Lo supérfluo es una cosa muy necesaria.

VOLTAIRE

★

Lo terrible de las conspiraciones es que, según el resultado, pueden ser hechos heroicos o delitos comunes.

J.-J. ROUSSEAU

★

La prudencia consiste en suponer que nadie tiene completamente razón.

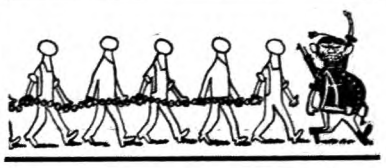
SPENCER

Por qué emigran las gentes de España

MADRID (OPE). — «La realidad es que sólo en Madrid, Barcelona y en Vascongadas se ha alcanzado un nivel de ingresos medios de 400-500 dólares por habitante-año; es decir, la mitad que en el núcleo europeo formado por Francia, Alemania e Inglaterra; Valencia, con su rica agricultura y activo comercio, está en los 300 dólares; en el resto de España una veintena de provincias descienden a los 200-250 dólares,es decir, la cuarta parte del nivel europeo; otras veinte están en los 150-100 dólares; y cinco alcanzan apenas la cifra de 150 dólares.» (Consejo Económico Sindical de la C.N.S.).

●

«España se ha convertido en el primer país exportador de peones, obreros y chicos de servicio... En Suiza, los españoles debemos enseñar las manos para acreditar nuestra condición de turistas. La hermosa lengua de Cervantes resuena hoy en el fondo de las minas, canta en los andamios de las construcciones, rompe el sacrosanto silencio de las mansiones burguesas. Donde quiera haya trabajo duro o labor ingrata allí oiréis hablar español... España lleva el camino de ser criada y peón de Europa y, entre tanto, millones de europeos caen sobre nuestro país y se maravillan y extasian ante la hermosura de su alma.» (Juan Goytisolo, «España y Europa»).



DE TOUT ET POUR TOUS

HOMBRES DE LA C.N.T.

Fraternalmente al compañero M. Soto García, que mucho se alegrará de nuestro hallazgo en Provence. — A.

Veinticuatro años hace, que habíamos perdido toda traza del compañero Miguel Sánchez, bien conocido en nuestros medios confederales, particularmente en Jerez de la Frontera (Cádiz). Durante nuestro exili, dos veces tuvimos ocasión de ocuparnos de él, pero de una forma pasajera; la primera, en «Evasión», del compañero J. Higueras; la segunda, en uno de nuestros trabajos publicados en «Nervio». Presumimos se nos permitirá hoy, poderlo hacer un poco más extensamente, todo y teniendo en cuenta su condición de mutilado e inválido de guerra 39-45, con cinco citaciones, una personal de puño y letra del general de Gaulle. No son facturas las que presentamos, ni mucho menos; pues si bien nuestro compañero se enroló como voluntario en las fuerzas libres francesas, sólo lo hizo como antifascista a secas. Bien nos consta saber, que cuando nuestro compañero se encontraba hospitalizado en París en 1944, por herida grave en los combates de Colmar, de la que quedó inútil, y le dijeran pidiera su recompensa, la respuesta no se hizo esperar: «Papeles que acrediten mi identidad, para poder circular libremente por el territorio como otro ciudadano cualquiera», eso fué todo. Dicho esto, que cada cual saque las conclusiones pertinentes, como lo hacemos nosotros, sus amigos de ayer, hoy, y mañana; pues Miguel Sánchez jamás dejó de ser quien fué: un libertario, un antifascista, un amigo de la C.N.T. española en el exilio, y enemigo de Franco y su régimen, hasta morir.

En ocasión de nuestra visita de hoy, en un rinconcito de Provenza, éste nos acoge como siempre, alegre y fraternal. Apesar de los muchos años transcurridos y de la separación, rememoramos en los más mínimos detalles, uno por uno, todos aquellos buenos y malos momentos de nuestros primeros pasos, por el hoy llamado movimiento libertario, en la lucha por la verdadera libertad de España. Y ¡cómo no! de nuestra guerra 36-39.

Cuando el compañero Miguel nos va mostrando su documentación, todas aquellas interesantes fotos, de cuando la toma de París por la División Leclerc, de la que formaba parte en el Batallón de blindados, compuesta en su mayoría de refugiados españoles; tanques bautizados con los nombres de «Madrid», «Durruti», «Teruel», como la que publicamos, lo miramos detenidamente, y lo encontramos, a decir verdad, hecho una piltrafa, completamente destrozado. Pero coraje y buen humor, fe en el triunfo de la verdadera España en el exilio sobre el fascismo, no le falta. El compañero Sánchez continúa diciendo:

—A pesar de todas estas condecoraciones y diplomas, no dejaré de luchar porque el régimen que denigra nuestro pueblo desaparezca; para mi, sería una indignidad pasearme en España en plan de turista, sabiendo que el pueblo pasa hambre, y las cárceles están repletas de compañeros míos. Tuve ocasión — continúa — de hacer prisioneros alemanes, jefes, voluntarios SS, que, como en España, invadieron el suelo francés para asesinarlo y esclavizarlo. Yo les decía: «NO; no somos americanos, ni rusos, ni ingleses, sino españoles, anarquistas, que allí nos vencísteis, dada vuestra superioridad en armamento, y la indiferencia de otros pueblos, pero que hoy, en igualdad de medios, os mostramos nuestra hombría y dignidad».

Al llegar a este punto, nuestro compañero prosigue:

— En ocasión del desembarco de nuestra División por tierras del Pas-de-Calais, el general Leclerc nos reunió a todos los españoles y nos dijo: «Si alguna vez, durante mi campaña de liberación, pude descansar y dormir tranquilo, ello lo debo a los anarquistas españoles, voluntarios de este Batallón de Blindados; yo sé de vuestro carácter, de vuestra formación social; por eso os digo que, coincidiendo con vuestros pensamientos, para mi, los Pirineos están en la frontera de Portugal.»

De querer decir cuanto recuerda este compañero nuestro, el trabajo se haría interminable. De todas formas, él nos narra su evasión en 1935, de la carcel de Jerez de la Frontera, donde estaba bajo petición fiscal de 18 años de cárcel. Benito Pavón, encargado de la defensa, comentó el hecho en un artículo. Miguel Sánchez era de los anónimos en aquella comarca; pero no lo era para la guardia civil y la Falange.; para aquella patronal tan cerril y organizada. El propio llorado Tejero, del C.P.P., en cierta ocasión le dijo: «Procura no hacerte ver mucho por estos contornos, pues la guardia civil, en la mejor ocasión, te eliminará.»

Siempre en la acción directa, a todas horas, en todas partes, no importa por qué Sindicato, siendo de la C.N.T. Su casa era la organización, pero su domicilio la Sierra de las Cabras. Si alguna vez cayó en manos de aquellas gentuzas, lo fué más bien por traición, pues ni del C.P.P. se valía para su desenvolvimiento. Aquella evasión de la cárcel, le valió el poder ganar tierras de Estepona, tras dos meses de lucha interior; de continuos fusilamientos, violaciones y provocación en la provincia gaditana. Horas más tarde de haber dejado aquel escondite nuestros compañeros, fué asaltado por un ciento de falangistas y otras fuerzas mercenarias.

Luchó por los frentes de Málaga, Marbella, Alhama de Granada, Santa Cruz, Arjona, Pozoblanco. Más tarde en Extremadura, Castuera, Monterubio,etc., para, como en Francia, extirpar el fascismo envalentonado, hoy camuflado en España, por la ceguedad de otros pueblos.

Su salida de España, una vez el terreno en poder de las hordas fascistas, muy bien lo pudo explicar aquel librito de que hacemos mención. Después de cuatro días a merced del viento, sin combustible, muertos de hambre, extenuados de sed, pudimos ganar a remo Isla Las Habibas, distante una decena de milas de la costa oranesa. De aquí, también guardaremos buen recuerdo al tener que comer *cahuar*, más bien suela de zapatos. Nuestro amigo fué a parar a un Campo de Concentración; nuevamente se evade, y como voluntario se enrola en las primeras fuerzas libres francesas. Trípoli, Casablanca, para ganar Liverpool, donde permaneció el tiempo necesario, haciendo preparación de desembarco; lo que hacen, cuatro meses después, encuadrado en la División que ya conocemos.

—Cuando me licenciaron — nos confía nuestro amigo — me encontré hecho... francés de oficio; lo que comprobamos personalmente — lo que no me impedirá siga pensando en España, en su liberación, y sobre todo, en nuestras cosas. Empuñaré las armas de nuevo, si es preciso, para su liberación; jamás dejé de ser quien fuí para la C.N.T., a pesar de mi inutilidad 80 %; así lo puedes decir sin temor y a pesar de mis condecoraciones.»

RODAMA

Uno de los tanques de la liberación de París. El marcado con una cruz es el compañero Miguel Sânchez.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : J. BORRAS.

EL UNIFORME

Grabados en el pensamiento quedan, como en cinta magnetofónica, ciertas impresiones vividas en la niñez. Las recuerda uno durante toda la vida.

La primera vez que ví un circo fué de la mano de mi padre. Al llegar a la puerta del mismo y ver al portero uniformado, se lo señalé al autor de mis días:

— Mira, papá, un hombre vestido como Felipe.

— No, hijo, este es un mozo del circo.

— Entoces ¿por qué se viste asi?

— Para darse importancia — respondióme secamente.

Felipe vivia a tres casas de la que yo habitaba. Era alguacil del Juzgado y en sus ratos libres hacia de memorialista. Cuando le veia por mi puerta o sentado en el umbral de la suya, desprovisto de su uniforme azul y dorados adornos, no me resultaba tan antipático. Todo lo contrario de cuando vestia el mismo. No sabia explicarme si era miedo o respeto lo que me infundia. El caso es que, viéndole enfundado en tal prenda, huia de él sin preocuparme del descaro con que lo hacia. Quizás por saber el terror que con su vestimenta me causaba, solia frecuéntemente meterse conmigo.

No sé quien lo inventó, ni el primero que se lo colocó, pero indudablemente debió ser para que se distinguiera de los demás. Diferenciar el uniformado con el premeditado propósito de establecer una línea de distancia, de respeto y autoridad sobre el resto de los hombres. Revestir al hombre de una superioridad que obligue al acatamiento. Lo que demostrado queda elocuentemente la poca importancia — ya está aqui — que el mismo hombre tiene desprovisto de él. Que no se respeta al hombre ni se le teme sino por su uniforme. Por eso el que se acostumbra a vestirlo ¡qué le importa! Sabe que habla y los demás obedecen...

Desde luego, cierto apego debe tomársele cuando, al que lo prueba, trabajillo le cuesta desprenderse de él. Como aquél conserje de «Nuestra Natacha» que suplicaba le dejasen vestirlo nuevamente, aunque fuera por poco tiempo, «se siente uno tan bien dentro de él» que ya se «sentia» otro tan diferente de de que le prohibieron usarlo. Habia perdido su autoridad de ordeno y mando y el pobre hombre no sabia de otros métodos más o menos lógicos y convincentes para hacerse respetar.

Es increible pueda tomársele tanta estima al uniforme por muchos galones o estrellas tenga. Quizàs se justifique el que el hombre se encuentre perdido si viste de otra forma. Da pena que tal cosa ocurra en este pícaro mundo, pero en realidad es asi. El hombre de esta condición no ve más allá de su uniforme y ¡vaya usted a convencerle!

Ejemplos podrian ponerse muchos. Ahi va uno. Si a cualquiera le da por arrancarle un botón a un guardia de su guerrera, se le ha caido el chaleco. Pues no es nada lo del ojo. Y uniformado ha habido que se lo arrancaron ellos mismos para justificar su agresión. Y lo gracioso es que a ese mismo guardia vestido de ¡cómo diria yo!, de eso, de paisano, le destrozan la americana y hasta el pantalón y la cosa no tiene casi ninguna importancia. Ya no es igual. No iba vestido de autoridad. Lo que demuestra que no es el hombre, en este caso, sino el hábito. Con los años, naturalmente, fuí comprendiendo aquella lacónica respuesta de mi padre en la puerta del circo.

— Ramirez, lleva usted el paso cambiado. Le voy a dar una «torta» que va a girar más que un trompo.

¡Cuántas bofetadas se dan en el mismo ejército por el uniforme...! Sin él seguro estoy no se llegaria ni a la cuarta parte de tanta fanfarronería.

De pequeño, Felipe, me causaba no sé si era respeto o miedo; hoy el paso de tanto y tanto uniformado me causa otra cosa muy diferente.

ANOL.

NECROLOGICA

JOSE UROZ FERNANDEZ

El que en vida fué compañero José Uroz Fernández, natural de Belefique (Almería), residente en Villanueva y Geltrú hasta el fin de la guerra (enero 1939), falleció a la edad de 65 años, el día 13 de agosto de 1963.

Perteneciente en España al sindicato de la construcción, fué digno compañero por su amor a la C.N.T. y tras su actuación en los frentes, en el sindicato y su entrega total a la libertad, en enero 1939 pisaba arena concentracionaria francesa, campos de trabajo y todos los contratiempos propios a nuestra clase ultrajada.

Dicho compañero ha sido sorprendido por la maldita congestión cerebral cuando se dirigía a su trabajo en espera del próximo retiro.

En la persona del compañero Uroz, la C.N.T. pierde un miembro de escasa palabra, pero de un amor ejemplar a las ideas de redención.

A su fiel compañera, a su joven hijo de 13 años, a sus familiares y amigos, esta F. L. les dice: «Para no olvidarlo, imitarlo; y que su obra sea nuestra obra».

F. L. de Sarlat.

Sobre los libros de ayer y de hoy

En «ESPOIR», nº 89, correspondiente al 15 de agosto 1963, podemos leer la reseña de un libro que, por los datos que se ajustan, me gustaria leer. Pero el objeto mayor de estas lineas va a uno de los pasajes. Todos muy interesantes y el que ocupa, muy acertado, y es en donde dice Acracio Orrantia que es el que reseña el libro «Report from Spain». «Sin embargo, es muy sintomático que, al tratar sobre el Partido Comunista, considera sus posibilidades nulas, pese a la ayuda rusa, y hace resaltar con ahinco el alma imperecederamente anárquica que anima al pueblo hispano; el cual odia por naturaleza a todas las tiranias y se bateria contra el Partido Comunista con el mismo valor y tenacidad que se peleó contra el fascismo».

Se vé que Huges, autor del mencionado libro, tiene un pensamiento y una visión clara de como piensa la mayoría del pueblo trabajador español y especialmente la posición de los Anarquistas Ibéricos. Pero esto lo conocemos mejor los españoles y para justificar podriamos recordar muchas pruebas con pasajes inolvidables. Una de ellas fué el 3 de mayo 37 en Barcelona.

Es lógico que en todos los fuegos, con la mayor buena voluntad, se presenten los bomberos. También ese 3 de mayo los tuvo presentes, con la sana voluntad y buena intención de ganar lo que perdimos: nuestra guerra civil. Pues ya habíamos empezado lo que Huges hace resaltar en su libro. Pero el drama vivido se sintetiza en la expresión dolorosa de aquellos compañeros que decian: «En una mano tengo una bomba y en la otra una pistola, pero cuando miro a la izquierda veo a mis hermanos y si miro a la derecha también veo a mis hermanos, por lo que mi conciencia no me permite disparar en ninguna dirección». Lo que en aquellos dias debió de arder, se apagó en aquel momento solemne, pero catastrófico. Catastrófico, porque más tarde, se levantó otro fuego de diferente manera con el que asfixiaron el colectivismo y todos los principios revolucionarios y de emancipación de los trabajadores. A pesar de las falsas promesas que adelantara un inglés, el cual perdió sus grados políticos en el Canal de Suez, cuando dijo: «En España ni comunismo ni fascismo». A pesar de lo que L. Blum todavía no habia declarado. A pesar de una posible entrada de las Escuadras Inglesas en el Puerto de Barcelona, unas apaciguadoras de los espíritus y otras amenazantes, nosotros cometimos un error, el que meses después nos penaba a todos los que luchábamos por la revolución manumisora del pueblo español.

Es cierto que carecíamos de una experiencia ya vivida por nuestros compañeros rusos, pero quien cayó en la máxima y dura responsabilidad de este error pocos meses antes de ese 3 de mayo, en las columnas de «Solidaridad Obrera» de Barcelona decia con mucha razón: «No caeremos en los mismos errores que cayeron nuestros compañeros en Rusia, etc., etc.». Mucho hubiese ganado el anarquismo y hasta el pueblo español, liquidando a los que más tarde nos hubiesen liquidado a todos nosotros y a todas las aspiraciones de libertad de los trabajadores españoles.

Nuestro desastre no hubiese sido peor de lo que fué y es, ni nuestra posición en el extranjero hubiese tenido ni tendria peor posición en el mundo revolucionario que la que tiene hoy y, sobre todo, vis-à-vis de los comunistas. Estos, ayer nos traicionaron y con ello a la revolución española, hoy, se traicionan ellos mismos. Estas lecciones las pagamos caras y es por lo que considero que Huges ha sabido apreciar con visión clara lo que el pueblo español no toleraria.

EL DUENDE DE LA MINA.

El creador de problemas es un molino de viento: De cualquier lado que sople el aire, ha de funcionarle la máquina que los crea.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

GRAN MITIN EN LYON

La Federación «Libre Pensée du Rhône» se dirige a todas las FF. LL. de la C.N.T., a todas las Secciones de la «Libre Pensée», a todas las agrupaciones de izquierdas, a todos los hombres de conciencia libre y pensamientos humanos, como también a todos los españoles de la Región, incitándoles a asistir en masa al gran mitin de reconcentración regional, que tendrá lugar el 20 de OCTUBRE, a las nueve de la mañana, en la sala de fiestas de la Mairie (6e), Sala Victor-Hugo, rue de Sèze.

En este acto tomarán la palabra:

PAULETTE LACAZE
por la Liga de los Derechos del Hombre

DUTHEL, del Syndicat des Instituteurs

ARISTIDES LAPEYRE
delegado nacional de la propaganda de la «Libre Pensée»

FEDERICA MONTSENY
por la C.N.T. de España en exilio

Presidirá **H. BORDES**, Secretrario Federal de la L.P.

En este mismo día y en la misma sala a las dos de la tarde :

GRAN REPRESENTACION DE VARIEDADES
a cargo del Grupo teatral «Tierra y Libertad» de la F. L. de Lyon

KAFKA
en el mundo de hoy

(Suite de la page 2.)

mósfera de niebla agobiante. Y así le llega la muerte, a manos de funcionarios fríos, insensibles, como aquellos que un día fueron a detenerle. He ahí, a grandes rasgos, el sentido de la obra.

Se ha dicho, y con razón, que Kafka, cuya obra «El Proceso» fué escrita pocos meses antes de morir, se adelantó a definir lo que ha sido, lo que es el mundo de hoy, con el predominio policíaco, los campos de concentración, acá o acullá, y esos hombres que sin ton ni son se ven encarcelados, se les ha privado y se les priva de libertad.

Se podrían citar, de escritores de uno y otro país, buen número de testimonios de admiración en lo que respecta a Franz Kafka. Voy a concluir el presente artículo, reproduciendo unos breves fragmentos, debidos a la pluma de Alexandre Vialatte, pertenecientes a la obra «Les Ecrivains célèbres»:

«Se podía percibir que Kafka era, ante todo y sobre todo, un justo, si cabe serlo por el hecho de esforzarse en ello. Su largo camino había pasado por todas las tinieblas, las negaciones, las desesperaciones.»

«Ese pintor de la angustia y de la soledad, era el hombre de la buena voluntad, pero lo era tan profundamente que se le tomaba por un anarquista.» ,

«Su arte es el haber sabido extraer de su pequeño problema personal una gran imagen de la condición humana. Habiendo elevado su aventura individual al nivel de la parábola, ha llegado a extender su alcance a la humanidad entera. Su arte es el haber sentido y alcanzado a exponer como un visionario, con la violencia de los profetas, el tan antiguo «por qué» del hombre ante un mundo fortuito y de un universo que le aplasta. Su grandeza, el haber respondido, indirectamente: Por el amor.»

FONTAURA

A BRUXELLES...

(Suite de la page 1.)

liberté, comme tant et tant d'autres moins connus, comme ont été assassinés deux innocents appelés Delgado et Granados, et comme sont éliminés en Espagne franquiste tous les hommes qui luttent pour un monde meilleur où l'injustice et l'arbitraire disparaissent à jamais.

Face au monument Ferrer, un jeune responsable des J.G.S. exprima une fois de plus la solidarité de son organisation avec les mineurs en grève et avec tout le peuple espagnol, victime de la réaction.

J. T.

Bruxelles, 29 septembre.

Ideario campesino

Hemos varias veces insistido y lo hemos demostrado con datos incontrovertibles que la explotación minifundista o llamada explotación familiar, es antieconómica y agotadora para todos los miembros que forman parte del hogar paternal, dedicados a la explotación del agro.

El parcelista no necesita el capataz para dirigirle, ni con su presencia obligarlo a trabajar. Las necesidades de su condición de explotado independiente, le tienen tan amarrado a sus minúsculos bienes, que su radio de acción lo mantienen supeditado a no caer en las garras del usurero que vive, este, como la pulga entre el pelage del perro.

En lo que abarca la economia general, la explotación familiar, es antieconómica, porque el minifundista está obligado a dedicarse a toda clase de cultivos, a fin de no tener que recurrir al comercio para comprar, con dinero, todo aquello que no le ha sido posible cosechar en sus propias tierras. Esta obligación es la resultante de la recolección, a veces, de productos poco rentables porque su parcela no es adecuada para toda case de plantaciones.

Es antieconómico, porque es un estorbo para la explotación del cultivo intensivo y en grandes extensiones, de acuerdo con la técnica moderna.

Del propietario minifundista al productor del agro pagando contrato de arriendo, u otra clase de explotación a base de convenio, poca variación se encontrará en la posición social de cada uno. Si el arrendatario ha de pagar su contrato al final del año agrícola — el mes de Noviembre — el propietario ha de pagar las cargas sobre la propiedad del Estado y los impuestos del municipio.

La pequeña parcela, con el sistema económico actual, es el blanco de todos los egoismos de los que viven del sudor ajeno.

Si su condición de explotado independiente, no le privara de conocer, en detalle, la posición del mercader frente a su víctima, comprenderia el por qué, mientras él vegeta, los que viven de su esfuerzo se enriquecen.

Para muestra, véase este botón: (nos referimos solo al trigo) el primero que tira su parte del saco es el intermediario entre el productor y el almacenista. El cerealista, aprovechando la ocasión de guardar el producto en su almacén, hunde mucho más la mano en el montón, tirando la parte que le «corresponde». El tercero es el molinero que también tiene «su» derecho de multura. El cuarto, el panadero, si quiere servir pan de harina de trigo al cliente le queda ya poca cosa; pero le queda menos al que lo ha producido porque es el que paga los gastos de todos, sin olvidar los de transbordo y transporte, es el que peor vive.

He aqui otro testimonio. Intervine, como obrero, en la construcción de un silo, destinado a almacén de trigo. Se sabia que el coste total de la grande nave, costaria alrededor de 50 millones de francos de la época. Se corria de boca a oido, que el cerealista que consentia hacer el inmenso sacrificio de desembolsar tan miserable suma, calculaba que en tres años seria reembolsada. Pues 17 millones de gotas de sudor caerian, como arte de magia, dentro de su arca a partir del cuarto año.

Un caso análogo ocurrirá, según he podido leer en el periódico «Mañana», diario de carácter provincial de la provincia de Lérida, en su número especial para commemorar el 25 anniversario de la «liberación» de la capital, en un reportaje, entre otros, dedicado a demostrar los adelantos e innovaciones que el franquismo ha traido en la Ciudad del Segre.

El reportista da cuenta del proyecto de construcción, en los alrededores de la ciudad, de una inmensa fábrica destinada al aprovechamiento de la fruta sobrante, para convertiria en mermeladas, o la que va al mercado para la exportación.

Podemos aplicarle el mismo caso del silo. Mientras el fabricante, so pretexto de que la fruta es de una calidad inferior — en sabor como en todas las demás propiedades nutritivas o comestibles en nada se diferencia de la llamada de calidad — y aprovechando que es comprador único, pagará el producto a un precio que el productor a penas cubrirá los gastos de recolección y de transporte, y tanto que el fabricante irá amontonando millones el paria del terruño solo habrá adquirido una preocupación más.

La solución del problema del agro, asi como de las otras industrias, no podrá encontrarse jamás en un sindicalismo sin principio ni finalidad alguna. No podrá encontrarse solución, porque carece de base reivindicativa para llegar a una emancipación total.

El problema del vino de la cosecha 1963 en Francia lo atestiga.

Para remediar la situación, los sindicatos piden al Gobierno intervenga a fin de aligerarles de una parte de la producción de las cosechas anteriores, almacenada en sus lagares. El Gobierno, por su parte, ruega a los grandes almacenistas compren y estoquen un millón de hectólitros de vino. La trama está bien buscada. De antemano se ha hecho correr la consigna de que los mostos almacenados en las cavas cooperativas y en las cuevas particulares, son de baja graduación, calidad que no está apreciada en el mercado al detalle.

Ello obligará, pues, al productor, a vender unos céntimos más barata su mercancia que, sumados al margen que deja ya la intervención port-mayoritaria, aumentará el sacrificio consentido por tan grave como arriesgada acción.

Parallelamente al problema del vino, puede compararse el de la patata de la cosecha del mismo año. Mientras se tiran docenas de toneladas de tubérculos en las calzadas de las carreteras y en las calles de las comarcas productoras, como protesta por la paralización de la venta y bajo precio fijado, en los mercados al detalle del interior se observan los mismos precios que en años anteriores en la misma época. Pues no hay superproducción, el mal está en la administración.

Mientras el sindicalismo, en este caso el agrario, consentirá estar preso entre las mallas de la oferta y la demanda, seguirá sufriendo los contratiempos de la administración del régimen en el cual funciona.

Solo federándose entre si y de acuerdo y en estrecha relación con los demás ramos de las demás industrias federadas a su vez, creando las cooperativas de producción, distribución y consumo, es como se logrará liberarse de las garras en las que está prendido por tan inhumana como complicada administración estatal.

R. ORIOL.

PARADEROS

Se desea conocer el paradero de Pascual Marier Yustes, de Alcañiz.

Era camillero en la guerra y fué visto por última vez en la frontera en 1939. Lo pide su familia.

Contestad a Aragón Rioja y Navarra, Agrupación de París, 24, rue Ste-Marthe, Paris-Xe, que transmitirá.

*

Quien conozca el paradero de José Cabeza Garcia, de Olvera (Cádiz) que residió en Montellano (Sevilla), que escriba a su sobrino, en España, Juan Vazquez Cabeza, Montellano (Sevilla). Las últimas noticias que se recibieron de él fueron de Labastide-Galaussie, Carmaux (Tarn), France.

PENSAMIENTOS

La verdad tiene un sentido equivalente a la honradez. Sin embargo, ¡cuántas mentiras pasan por verdades para los hombres que no tienen otra preocupación que el dinero!

★

Esa es la situación de todos los hombres que en 1942 hablaron a los pueblos de libertad (¡la de ellos!) y en la actualidad son reconocidos por el martirizado pueblo español como traidores a la libertad.

★

Empezar la lucha y terminar en ella, es honra para todo hombre que ha renunciado al papel de carnero.

★

La franqueza y la lealtad para luchar contra la tiranía no tienen límites.

★

Los que fueron y siguen siendo combatientes en pro de la libertad de los pueblos esclavizados, pertenecen al presente y al porvenir.

★

No hay tirano que pueda resistir los embates de un pueblo que quiera luchar por la libertad.

★

Los dictadores surgen de las minorías retrógradas que se fijan una misión: esclavizar a los pueblos.

★

Los pueblos esclavos han de fijarse otra misión: luchar por la libertad.

El pueblo español, que anhela vivir en libertad, debe ser la antena más alta del mundo para que los crímenes que comete el fascismo sean conocidos en todas partes.

★

La tiranía es la exteriorización de la maldad de los déspotas.

★

El tirano busca la oscuridad por ser el camino más corto que tiene para conseguir su objetivo: el sometimiento de los pueblos.

★

La dictadura, sea fascista, nazista, franquista o marxista, es odiosa por el daño que hace a los pueblos desde su aparición en ellos.

★

Si los pueblos quisieran; si los pueblos tuvieran conciencia de su derecho a la libertad, no existirían dictaduras.

La filosofía anarquista es la única que ha sembrado y sigue sembrando ideas libres para que los hombres sean dichosos.

A. JURADO

Casablanca.

Vient de paraître :

« UN CENTENAIRE BULGARE PARLE »

par Nicolás STOINOFF

Prix : 8 F 50

Demandez-le aux Services de Librairie de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse, et 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10e).

CALENDARIO PARA EL AÑO 1964

Está ya en marcha la edición del Calendario para el año 1964 el que se pondrá a la venta a primeros del mes de Noviembre. El superará en presentación y contenido a los de años anteriores.

Buscando siempre la forma de renovar con aspectos inéditos la ya larga serie de Calendarios editados, el que está editándose, además de los siete dibujos a cuatro colores de la joven y ya muy celebrada dibujante Diana Tudela, contiene en la edición española, una breve antologia de poetas españoles contemporáneos, entre los que destacamos los nombres de Bousoño, Rafael Morales, Aleixandre, Celaya, Angela Figuera Aymerich, Garcia Lorca y Machado.

En la edición francesa se reproducen otras tantas poesias de autores franceses contemporáneos, entre los que destacamos a Gaston Couté, Eluard, Paul Fort, Prévert, Aragon, Jacques Roumain, gran poeta de color, autor del admirable «Nouveau sermon négre», entre otros.

Además las páginas podrán ser conservadas por su encuardenación de engranaje «Helicoidal» (espiral metálica). Consideramos que S.I.A. continuará acreditándose con la edición del calendario 1964.

Su precio será de 3,00 F con el acostumbrado descuento del 10 p. ciento a partir de 10 ejemplares. Pueden desde ahora empezar a solicitarlo todos los compañeros, Secciones y Grupos de «Amis de S.I.A.», señalando el número de ejemplares en cada idioma, español y francés.

Pedidos: Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.). C.C.P. n° 1230-50, Toulouse.

CONSEJO NACIONAL DE S.I.A.

Pour le 25e anniversaire de la mort de Barthélemy de Ligt

D'autres mieux que moi et dans un langage plus image, vous diront tout ce qu'a été la vie et l'œuvre de notre ami Barthélemy de Ligt.

Je m'estimerais entièrement satisfait si je pouvais égrener devant vous quelques souvenirs de nos activités communes et réveiller ainsi notre complète fraternité de pensées en cette occasion qui nous réunit pour commémorer le vingt-cinquième anniversaire de la mort de B. de Ligt.

J'ai, par ailleurs, publié dans **« La Patrie Humaine »** du 23 septembre 1939, une longue étude sur l'homme et son œuvre. Je venais d'apprendre son décès à Nantes le 3 septembre. Plus tard, j'ai tenu, en l'associant à une autre belle figure de l'anarchisme et de l'antimilitarisme, Domela Nieuwenhuis, à rendre un hommage fervent à ces deux militants qui ne cessèrent de lutter contre la guerre et ses préparations, invitant tous les hommes de bonne volonté à refuser de participer au crime et au massacre de leurs semblables. Un cahier de « Pensée et Action » leur a été entièrement consacré.

Si des liens de franche camaraderie nous unissaient depuis longtemps dans des luttes identiques, ils furent amplement ravivés le jour où Barthélemy de Ligt me confia l'édition de son **« Plan de mobilisation contre la guerre »**.

B. de Ligt n'ignorait rien du mouvement international antimilitariste et pacifiste, son activité était débordante. Eternel et infatigable voyageur, il était en quelque sorte un missionnaire laïque de la paix et il l'était de cœur et de raison, nous en sommes tous convaincus.

Tout concourait chez B. de Ligt vers cette activité précise : organisation de la lutte contre la guerre, développer un esprit de paix. Les rares moments que lui laissait cette lourde et incessante tâche, notre ami les vouait à des études philosophiques, témoin son dernier livre consacré à Erasme de Rotterdam.

Ceci précise cette autre affinité de pensée qui nous unissait, car comme lui, j'avais rédigé des ouvrages où j'étudiais la pensée d'un Boëtie et d'un Erasme.

Je le rencontrais souvent entre deux trains lorsque, traversant la Belgique, venant ou se rendant en Suisse où il avait fixé sa résidence près de Genève, et où je lui rendais visite parfois.

En Hollande, il se rendait pour participer à des tournées de conférences; à Londres, il allait assister aux réunions du bureau du W.R.I.

Nous nous retrouvions un peu par hasard, nous manquant presque toujours lorsque nous nous fixions trop à l'avance un rendez-vous puisque en ces temps-là, je vagabondais, moi aussi, à travers l'Europe.

Mais qui l'a connu au congrès du R.U.P. à Bruxelles n'ignore rien de l'activité qu'il déploya à l'époque pour réagir contre la dégénérescence de ce pacifisme officiel et belliciste. Il fut l'initiateur de cette première séance qui consacra la naissance du R.I.G.M. et allait en être l'animateur jusqu'au congrès international tenu à Paris en août 1937.

Peu après il fonda l'Académie de la Paix où il entendait réunir chaque année une élite de penseurs et d'écrivains pour prendre part à un colloque sur les problèmes essentiels de la paix. L'organisation pratique de cette paix était pour lui un besoin vital indispensable à l'équilibre du genre humain.

Tel est l'homme, l'ami, l'écrivain que nous avons perdu si peu de temps avant le déclenchement de la seconde guerre mondiale. Peut-être en faisant ce retour en arrière sommes-nous en droit de penser que cette disparition lui épargna la triste vision de cette abominable boucherie serait allé droit au cœur, anéantissant ses rêves de paix et de fraternité humaine.

Il faut cependant réaffirmer avec notre ami, que la paix que désirait B. de Ligt n'était point cette paix boîteuse prescrite par des traités arbitrairement imposés. Ce qu'il désirait avec une ardeur sans cesse renouvelée, c'est la paix que les peuples posséderont quand ils ne seront plus trop lâches, ni trop couards, quand ils s'efforceront de la construire avec autant d'ardente passion et de dévouement qu'ils apportent aux œuvres de mort et d'asservissement.

Car, en fait B. de Ligt désirait comme nous tous une paix qui s'accompagne de la liberté et de la justice sociales, c'était là le fond de sa pensée, une paix socialement réalisée.

Il faut relire le discours tenu par B. de Ligt à la conférence triannuelle du W.R.I. les 23/27 juillet 1937 à Copenhague, pour apprécier toute la valeur de ses arguments dans la répudiation de la guerre civile; l'expérience espagnole venait de confirmer la justesse de ses vues.

Nous nous étions, une fois de plus, rencontré pour confronter nos thèses, à Paris comme à Copenhague, j'abondais dans le sens de sa pensée mûrie autant que réfléchie.

B. de Ligt n'avait pas renoncé à la lutte sociale, à la lutte contre les régimes totalitaires. Il préconisait d'autres méthodes de lutte et rejetait — mes expériences me l'ont confirmé indéniablement — ce romantisme guerrier, cette guérilla des barricades dont usent avec une aisance démesurée certains révolutionnaires, toujours prêtes à faire revivre sous des formes nouvelles ou différentes, les mêmes normes des sociétés que l'on veut détruire ou renverser parce qu'injustes.

B. de Ligt n'a cessé d'apporter à chacun de nous, qui nous efforçons de travailler à instaurer la paix dans un monde libre, la totalité de ses méditations, le fruit de ses recherches.

Infatigable, B. de Ligt travailla au développement de ses pensées tout en construisant un idéal de paix et de fraternité. Sans cesse remettant ses travaux en chantier, il modifiait, corrigeait ce que l'expérience des uns et des autres lui apportait de nouveau dans l'élaboration de la lutte contre la guerre.

B. de Ligt fut un artisan de la paix, son œuvre fut considérable. B. de Ligt est resté libertaire dans toute l'acception du terme. Il n'a jamais renoncé aux principes antiautoritaires.

Toute sa lutte antimilitariste et antiguerrière s'accompagne d'une lutte pour l'émancipation intégrale du monde.

Cette constance dans une lutte longue, ardue, délicate et où parfois il est nécessaire d'accorder les amis de la paix, ne pouvait, selon lui, se réaliser par des concessions à l'idéal. Il faut admirer combien B. de Ligt chercha à entraîner les partisans sincères de la paix dans les chemins de sa « paix créatrice ».

Il eut toujours horreur des prêcheurs de paix officiels, pantins sans conscience, aux idées saugrenues, qui cachent des fomentateurs de guerre. Sa longue expérience en était arrivée à condamner dans sa totalité sans réserve, le principe de la guerre en y impliquant la guerre civile même.

Je conclurai par une citation que j'emprunte à mon ami. Ce sont des paroles exprimées en août 1937 au congrès international « Contre la guerre et le militarisme » : « Face au danger qui plane en cette époque de barbarie hypercivilisée, il est urgent d'organiser la défense de la paix, la lutte contre la guerre ».

Cet après la deuxième guerre mondiale que n'a fait que se préciser l'urgence de cette préparation de la paix, de cette lutte contre la guerre, car plus que jamais s'impose la défense des valeurs humaines.

Inspirons nous de l'œuvre de B. de Ligt, sachons en réaliser l'essentiel et que sa pensée reste vivante en nous, comme l'exemple de l'homme qu'il fut : intelligence noble, cœur généreux, esprit éclairé, simple, modeste.

Espérons, méditons, même en ces jours incertains où la démence a déjà gagné tant d'esprits et de cœurs.

Hem DAY.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

ESPOIR AIT CNT

HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T.

Les Livres

"Les grandes fleurs du désert" (1)

Camille Belliard, directeur de l'édition « L'Amitié par le Livre », vient de sortir, sous excellente présentation, la dernière œuvre de Han Ryner. Il ne faut pas manquer de dire que cela a été sous l'impulsion de la société **Les Amis de Han Ryner,** dont les animateurs sont Georgette Ryner et Louis Simon.

Ce livre diffère énormément avec la plupart des ouvrages de notre bon philosophe et, ma foi, étonne tant soit peu le lecteur qui a connu certaines des précédentes œuvres, sinon toutes, de Han Ryner. Selon la feuille volante, jointe au volume, ce livre se présentant comme l'œuvre testamentaire de Han Ryner, serait une réplique à son **« Cinquième Evangile »**.

Quoi qu'il en soit, l'auteur, par personnage interposé, fait une charge à fond contre l'Eglise romaine et dévoile les mensonges, prévarications, vols et meurtres de plusieurs papes, évêques et princes qui ont exercé leurs malveillances dans les treizième et quatorzième siècles. Mais c'est la façon de présenter ces pages d'histoire qui déroute le lecteur que je suis. Je me souviens, il y a de cela bien longtemps, avoir entendu plusieurs exposés de l'ami Han Ryner; non seulement sur diverses questions il estimait être pluraliste, mais quant aux croyances spirituelles, il se présentait comme panthéiste. Alors que l'exposé de ce livre est rempli de textes bibliques, évangélistes et est une exaltation de la chrétienté, sinon du christianisme tel que le présentent la plupart des religieux, cela ne cadre guère avec le point de vue et la compréhension des rationalistes et athées dont je crois être. Il est vrai que ce livre n'a pas été écrit spécialement pour ces derniers, mais ceux-ci ne peuvent manquer de relever la différence des dernières conceptions de Han Ryner avec ses précédentes.

Ce qui n'empêche que les faits historiques sont exacts et que les luttes des fanatiques catholiques contre les Cathares, les Vaudois et les Albigeois, ne furent guère à l'honneur de ces fanatiques.

Pour ceux qui aiment la langue française bien exprimée, le livre ne peut manquer d'être apprécié, ainsi nous retrouvons avec plaisir le « prince des conteurs ».

CYRANO.

(1) Exemplaires à 30, 20, 10 F, et le normal à 7,50 F, selon le papier, à Louis Simon, Allées du Château, Pavillon-sous-Bois (Seine), ou Camille Meliard, à Blainville-sur-Mer (Manche).

L'INNOCENCE

Par **Elsa de GIORGI** (1)

Très jeune fille, la narratrice de cet ouvrage, a été violée par le fiancé de sa sœur, qui s'est enfui aussitôt après l'incident. Il faut le dire, ce viol, elle l'avait un peu provoqué, jalouse de la beauté de sa sœur, de sa position de jeune fille accomplie et fiancée; et aussi avide de plaire et d'exciter la convoitise des garçons et des hommes.

Après ce fait, elle s'éloigne de chez elle et n'y revient qu'après la mort de sa mère qu'elle admirait beaucoup, alors que sa sœur est devenue presque une vieille fille et que son père s'abîme dans un chagrin indéfectible.

Elle est étudiante et, à l'université, elle suit les cours d'un professeur qui a l'habitude de faire des ravages dans les cœurs de ses étudiantes. C'est un savant imposant, qui frise la cinquantaine et, poussée toujours par son caractère, elle se rend chez lui sous un prétexte. Comme s'il avait d'emblée compris le sens de cette visite, le professeur la prend à son tour, silencieusement, sauvagement.

A la suite de cette seconde aventure, la jeune fille est enceinte,

(Suite en page 2)

(1) Ed. Albin Michel.

Le monde et le franquisme

L'Espagne franquiste fait plus ou moins partie de l'Europe occidentale, on l u i a ouvert depuis l o n g t e m p s l e s portes des Nations Unies et de l'Unesco, les Etats-Unis y ont installé des bases militaires, les pays de l'Est et de l'Ouest ne se gênent plus pour y établir des rélations commerciales, et les touristes, qu'il s'agisse de milliardaires ou de simples ouvriers, franchissent sans aucune retenue les frontières de notre pays. On pourrait donc croire que le franquisme a été définitivement accepté, ou tout au moins digéré, par l'opinion publique internationale, qui semble avoir oublié comment le Caudillo a réussi à imposer son régime.

Et pourtant ceci n'est pas tout à fait vrai. Passons sur l'attitude intéressée des gouvernements d'Occident ou des démocraties soi-disant « populaires », les uns comme les autres ne tenant compte que de certains intérêts d'Etat qui n'ont rien à voir avec ceux du peuple espagnol, mais arrêtons-nous sur un autre aspect du problème : dès que le peuple espagnol bouge, dès qu'une injustice quelconque est commise à l'encontre de ceux qui persistent dans leur lutte contre le franquisme, il y a toujours une réaction favorable à notre cause, une réaction qui est visible dans la presse vraiment libre et démocratique, dans les déclarations d'écrivains, de journalistes, de professeurs, de certains hommes politiques, de tout un ensemble de personnes qui n'ont pas perdu le sens de l'honneur et d'un nombre important d'organisations, syndicales et autres, qui se font un devoir de mettre en lumière, sans équivoque possible, les sentiments d'amitié qui les lient à un peuple trahi, toujours privé de ses libertés.

Par ailleurs, et même en ce qui concerne les gouvernements et les chefs d'Etat, Franco, sans aucun doute possible, est un homme que l'on tient à l'écart et qui serait en tout état de cause un invité embarrassant. On peut accepter l'Espagne aux Nations Unies et dans presque toutes les instances internationales, installer des bases dans notre pays, établir des relations commerciales et signer un certain nombre d'accords avec le gouvernement du Caudillo, mais, jusqu'à présent, aucun Chef d'Etat — à l'exception bien entendu, du dictateur portugais qui n'est « officiellement » que Président du Conseil — n'a osé inviter le Caudillo à se rendre dans son pays en visite officielle. Les portes du monde extérieur lui étant solidement fermées, le général Franco est cloué sur « ses » terres et rien ne laisse prévoir qu'un quelconque gouvernement soit prêt à courir le risque des réactions certainement défavorables de l'opinion publique, qui n'accepterait pas de bonne grâce une invitation qui n'ajouterait rien à la dignité et au prestige du pays qui aurait le triste privilège d'être l'hôte du dictateur espagnol.

Je sais très bien que les réactions favorables dont je viens de parler, ne sont en réalité que très peu de chose par rapport à la solidarité constante et positive dont le peuple espagnol a un si grand besoin. J'ai constaté, avec vous tous, que ces réactions ne se manifestent que devant un fait précis et que, les jour passant, la tragédie de l'Espagne retombe plus ou moins dans l'oubli, alors qu'il conviendrait d'en faire état sans cesse, afin de mettre en lumière les droits d'un peuple qui, depuis un quart de siècle est soumis à l'injustice d'une dictature fasciste. Je sais aussi, et il faut le dire, que la classe ouvrière n'organise pas de grèves de protestations que les dockers ne se refusent pas à charger ou décharger les bateaux espagnols et qu'il n'est pas toujoursa facile — en dehors des faits précis — d'obtenir une collaboration et un soutien qui nous sont constamment indispensables, mais il faudrait nous poser la question de savoir si nous faisons ce qu'il convient pour décider un

(Suite en page 3.)

— Fusillés, garrottés, plastiqués...
— Persécutés en exil...
— Trahis par les démocrates...
— ...il aurait mieux valu « mourir à Madrid ».